

## Editorial

Il n'est pas possible de commencer chaque Editorial par les mêmes termes :

**Qui l'aurait dit ?  
 Qui l'aurait cru ?**

Et pourtant...

Les événements, les publications sépharades se succèdent avec une fréquence incroyable et qui semble encore s'accélérer !

Si nous reprenons uniquement depuis le n° 40 de la Lettre Sépharade les livres ne traitant que de notre langue judéo-espagnole, ou rédigés dans cette langue, nous trouvons :

- Un recueil de *kantigas, konsejas* etc.
- Un manuel d'enseignement du judéo-espagnol destiné aux étudiants germanophones.
- Une anthologie de la poésie contemporaine.
- Un récit historique de Sarajevo.
- Deux pages de souvenirs vécus dans la Communauté judéo-espagnole de Buenos-Aires.
- Une étude sur un roman à thème judéo-espagnol, avec le texte complet commenté.

Et dans la présente édition,

- Deux études sur des classiques dans la langue, réétudiés, mis en perspective, encadrés : "Chronique des rois ottomans" et "Le chandelier de lumière".
- Un collectif de textes contemporains.
- Un dictionnaire judéo-espagnol/japonais.
- Un manuel de *haketia*.

Quant aux rencontres, colloques, congrès et autres expositions, ils ont fleuri ces temps-ci, avant et depuis le Congrès à l'UNESCO des 17 et 18 juin.

- Des Rencontres adriatiques à Dubrovnik.
- En octobre un Congrès sépharade à Barcelone.
- En novembre les habituelles Rencontres de la Rioja.
- A Tolède une belle exposition "Mémoire de Sefarad, 1500 ans de présence juive en Espagne" en huit sections, exposant des pièces rares, qui se prolonge jusqu'à janvier 2003, inaugurée par une ministre du gouvernement espagnol.<sup>1</sup>

Pour en revenir à la présente édition, elle se distingue de tous les numéros parus jusqu'ici par une forte proportion de textes et livres étudiés parus dans la langue judéo-espagnole ou relatifs à cette langue, comme le sommaire ci-dessous l'expose : grands classiques, livres de Mémoires, recueil de textes contemporains en la langue, poésie.

Habituel maintenant, un article sur la Communauté sépharade de France durant l'occupation, puis des mesures pratiques pour mettre en œuvre les résolutions prises au Congrès de l'UNESCO en juin dernier. □

La Rédaction

### SOMMAIRE

N° 44

#### Éditorial

1

#### Livres

|  |       |
|--|-------|
| <b>Reyes otomanos/Almenara de la luz</b> | 2-3   |
| <b>Famille Calderon</b>                  |       |
| <b>Memorias Chikurel</b>                 | 3-4   |
| <b>En tierras ajenas</b>                 |       |
| <b>yo me vo murir</b>                    | 4-5   |
| <b>El manuscrito de ha-Kohen</b>         | 5-6   |
| <b>Caminando y hablando</b>              | 6-8   |
| <b>Juifs de Dimoticho</b>                | 8-9   |
| <b>Mémoire sépharade à Hambourg</b>      | 10    |
| <b>Soñar Hispania</b>                    | 10-11 |
| <b>Tolède-Salonique/Europe/Sicile</b>    | 11    |

#### Études

|                                       |       |
|---------------------------------------|-------|
| <b>Le Sefardi du consul d'Espagne</b> | 12-13 |
| <b>Etre juif en Chine</b>             | 13-14 |

#### Revue

14-15

#### Muestra lingua

16-18

#### Poésie

19

#### Kozas i otras de Sefarad

20

<sup>1</sup> La ministre eut l'occasion d'évoquer "...el sueño de Sefarad, que es el sueño de la convivencia en paz" le rêve de Sefarad, celui de la coexistence pacifique.

# Livres

Moisés Almosnino (Salonique 1518-1580)

## CRÓNICA DE LOS REYES OTOMANOS<sup>1</sup>

Yishac Aboab (Tolède 1433 - Oporto 1460)

## LA ALMENARA DE LA LUZ<sup>2</sup>

**O**n sait les Espagnols depuis longtemps attentifs au passé sépharade, revendiqué depuis plus d'un quart de siècle comme partie intégrante de la culture espagnole.

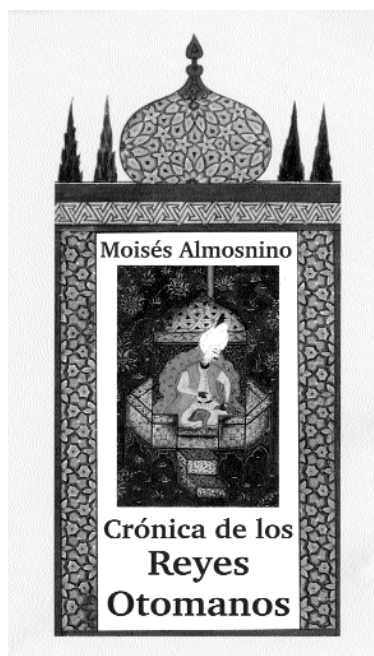
Nul n'ignore l'immense labeur de l'Institut Arias Montano de Madrid, devenu récemment *Departamento de Estudios Hebraicos y Sefardíes*, ou de l'Édition barcelonaise,<sup>3</sup> et l'on sait désormais l'intérêt des métropoles andalouses dans la redécouverte de ce passé : les instituts sépharades de Cordoue et de Grenade, dans leur fiévreuse activité, sont là pour en témoigner. Et alors même que l'UNESCO en juin 2002 a entériné des résolutions pour la conservation et la promotion de la langue et de la culture judéo-espagnoles,<sup>4</sup> nous trouvons sur notre table deux magnifiques ouvrages.

D'abord la *Crónica de los Reyes Otomanos*, de Moisés Almosnino, considéré comme le premier texte littéraire écrit en judéo-espagnol.<sup>5</sup> Cette chronique du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, qui nous parle de Soliman le Magnifique, et avant lui du sultan Bajazet II, qui fut celui qui accueillit dans le vaste Empire ottoman les expulsés de l'Espagne des Rois Catholiques, est l'œuvre d'un rabbin de Salonique né en 1518, fils d'expulsés, dont le manuscrit écrit en *aljamia hebraica*, est conservé à la Bibliothèque Ambrosienne de Milan. L'intérêt de cette publication menée à bien par **Pilar Romeu Ferré**, une érudite consciencieuse et avertie, est de nous proposer ce texte de 1566-67 dans sa transcription en caractères latins, comme le plus fidèle à l'original écrit par Almosnino, plus que la version refondue et partielle publiée d'abord à Madrid par Iacob Cansino, en 1638 (sous le titre de *Extremos y Grandezas de Constantinoplo*), même si cette version la rendit à l'époque accessible pour la première fois à toute l'hispanité. Le travail de Pilar Romeu Ferré s'appuie sur ces diverses éditions du même texte.

C'est donc la langue qui nous retient d'abord ici. Rien à voir avec le *ladino*, encore que ce terme réservé au judéo-espagnol utilisé dans la traduction des textes sacrés puisse admettre une acception plus large. La commentatrice, en effet, estime que nous avons affaire là à de l'espagnol du XVI<sup>e</sup> siècle, écrit certes par quelqu'un qui ne vit plus en Espagne mais reste

imprégné de la langue de Cervantès, appelée ici *romance*, qui ne veut rien dire d'autre que langue romane, autrement dit l'espagnol, opposé au latin, langue sacrée des chrétiens - et c'est pour les mêmes raisons que l'on a appelé *ladino*, autrement dit "latin", le judéo-espagnol utilisé dans les textes sacrés.<sup>6</sup> Pilar Romeu Ferré estime, en effet, que "Almosnino écrit cette œuvre en langue espagnole parce qu'il l'adressait à un public juif qui, dans sa majorité, méconnaissait l'hébreu et ne maîtrisait pas non plus les langues des pays d'accueil", et elle souligne, fort justement, que cet espagnol-là était la langue véhiculaire de toutes les communautés juives venues d'Espagne et dispersées autour du bassin méditerranéen (tout le monde connaît l'histoire drôle de ce curé espagnol qui, traversant la Turquie, fut surpris d'entendre les Sépharades dire autour de lui : "Mais comment, vous parlez le juif?"). Juste aussi est son observation selon laquelle l'usage de l'espagnol permettait à ces communautés de maintenir leur identité et leur cohésion (mon père, élevé dans un pays où le judéo-arabe était devenu la langue véhiculaire, avait conservé pour usage de réciter à la synagogue, lui tout seul dans son coin, une prière en espagnol : *Tú eres nuestro Padre, Tú eres nuestro Señor, Tú eres nuestro Salvador*, que je sais encore psalmodier : force inouïe de la transmission de l'héritage!).

Mais, bien entendu, ce "castillan" entre guillemets écrit par Almosnino, est enrichi de nombreux mots en hébreu et en turc, ce qui fait d'ailleurs toute son originalité... et sa saveur. Fort heureusement un glossaire excellemment établi, permet de s'y retrouver.<sup>7</sup> Quant au contenu de ce texte, il s'agit non seulement



de faire la louange des sultans turcs, protecteurs et généreux, mais aussi de broser un tableau de la vie quotidienne à "Costantina" (Constantinople) et des mœurs juives de ce temps, jugées par un rabbin qui divise tout son discours entre ce qui est bien et ce qui est mal, mais qui a le mérite, aussi, d'expliquer - et donc, dans une certaine mesure, d'excuser - ceux des Juifs qui, par

<sup>1</sup> En espagnol "Chronique des rois ottomans" 1998. Edition critique par Pilar Romeu, Tirocinio c/Caballeros 56 E-08034 Barcelone Fax 34 93 487 35 62 tirocinio@bcn.servicom.es 324 pages ISBN 84-605-7588-8 Glossaire, index des noms propres et des lieux cités.

<sup>2</sup> En espagnol "Un classique de la littérature religieuse sépharade : le chandelier de lumière" 2001. Edition critique par Purificación Albarra-Albarra. Université de Grenade Campus de la Cartuja s/n E 18071 Grenade 317 pages ISBN 84-338-2779-0 Consistant glossaire. Index des noms de personnes et de lieux cités. Bibliographie.

<sup>3</sup> Ameller, Riopiedras entre autres.

<sup>4</sup> Cf. La lettre Sépharade de septembre 2002.

<sup>5</sup> C'est-à-dire en espagnol du XVI<sup>e</sup> siècle écrit en caractères hébraïques - tout comme le judéo-arabe est de l'arabe écrit en caractères hébraïques.

<sup>6</sup> Le regretté Israël Salvador Révah a tout dit sur ce problème philologique.

<sup>7</sup> On apprendra, en particulier, que le régiment des Spahis qui fit l'orgueil de l'Armée française en Algérie, remonte aux Ispahis de l'empire ottoman.

exemple, négligent les prières au bénéfice du négoce, l'ouvrage s'achevant sur un rappel des malheurs et des tourments (*fatigas y trabajos*) du peuple juif et appelant sur lui la grâce de *Dio bendito*.

Le second ouvrage constitue la thèse doctorale de **Purificación Albarral Albarral** dirigée par la professeure **Ana Riaño** sur une autre œuvre *aljamiada*, la *Menorat hamaor*, rédigée en hébreu à la fin du Moyen-Âge par l'ultime *gaón* de Castille, le rabbin tolédan Isaac Aboab, transcrite en judéo-espagnol à Constantinople en 1762 par Abraham Asá, et dont ce livre nous offre une étude éclairante, ainsi qu'un choix de pages significatives.

L'œuvre du rabbin de Tolède, écrite au XVI<sup>e</sup> siècle, est un ouvrage éthique qui, suivant un usage de composition courant, emprunte à la *ménorah* ses sept chandeliers, ses sept chapitres qui ont pour objet de faire jaillir la lumière. Celle de la Loi, de la *halakha*.<sup>1</sup> Il semble que ce "Livre du candélabre de lumière" fut longtemps un manuel d'instruction rabbinique à l'usage des prédicateurs, et en tout cas un des textes pieux les plus lus en *Sefarad*. On ne s'étonnera pas de trouver donc, tout à la fois des commentaires du *midrash* mêlés d'anecdotes et de contes servant à argumenter et illustrer telle leçon, et l'on notera qu'il en ira de même, en Espagne, dans les livres de morale chrétienne qui succédèrent à l'expulsion des Juifs. Un mode d'enseignement religieux semble avoir été trouvé là. Mais ce qui nous occupe ici, comme pour le précédent ouvrage, c'est la transcription d'un classique hébraïque publié en judéo-espagnol à Constantinople en 1762 par Abraham Asá. *Trasladado en ladino* et *escrito con hablas ladinas*, nous avertit l'avant-propos de l'archaïque édition, ce qui, s'il s'explique par le caractère largement *midrashique* du texte, nous montre non moins clairement qu'on employait bien l'appellation "*ladino*" pour un texte littéraire écrit dans un espagnol tardif, mais reconnu comme tel, mêlé d'hébreu, savoureux et parfaitement intelligible par tout Espagnol d'aujourd'hui, par exemple ce début de chapitre : *El primero que se crió en el mundo, que meldó por amor de el criador, fue Abraham abinu, 'alav hasalom, y alcanzó la emuná verdadera en tiempo que toda la gente de su dor eran acorridos detrás de la vanidad...*; là aussi un glossaire terminal permet d'éclairer certains termes difficiles, et l'on trouvera de plus un exposé savant sur la prononciation d'époque et la nécessaire transcription phonétique qui permet de lire aujourd'hui ce texte tel qu'il était lu au XVIII<sup>e</sup> siècle.

On reste confondus par tant de science, tant d'application à servir un patrimoine ancien et longtemps promis à l'oubli. Grâce soient donc rendues ici à trois universitaires espagnoles de haut niveau, Pilar Romeu Ferré Ana Riaño et Purificación Albarral Albarral qui ont bien mérité, par leur savoir et leur amour de *Sefarad*, de nos mémoires défaillantes qui ne demandent, désormais, qu'à être rafraîchies à ces "sources de vie". □

Albert Bensoussan

Maurice Caraco

## LA FAMILLE CALDERON<sup>2</sup>

Rafael Chikurel

### MIS MEMORIAS, UNE VIDA YENA DE DRAMA I PERIKOLOS<sup>3</sup>

**Ces deux autobiographies, qui relatent deux aspects de la vie juive dans les dernières années de l'Empire ottoman, sont remarquablement dissemblables. Cela montre, à mon avis, à quel point notre communauté était multiple, et comme il faut se méfier des généralisations.**

Ceci étant, Maurice Caraco n'évoque que son quotidien familial, et Rafael Chikurel ne raconte que son métier. Il est possible, et même probable, que la vie privée de notre commissaire n'ait pas été si éloignée de celle des Calderon.

Commençons donc par celle-ci, même si l'auteur est né en 1900, soit plus de trente ans après R. Chikurel.

Maurice Caraco, mort en 1975, vécut la majeure partie de sa vie à Paris. Membre de la Société des Gens de Lettres, il est l'auteur de nombreux écrits. **La famille Calderon**, "roman autobiographique", relate les années d'enfance de l'auteur à Constantinople.

A l'en croire, cette enfance ne fut pas particulièrement heureuse. Dernier d'une famille de neuf enfants, entre une mère inégalement aimante et un père soumis à la férule de sa belle-famille, le jeune garçon n'échappe ni aux "cabinets noirs" ni aux coups de fouet. Le grand-père, chef incontesté de la maison, fait régner un ordre très "ancien régime".

La vie quotidienne est précisément relatée, avec une description de la maison, de la rue, des fêtes et traditions, des rapports entre les membres de la famille. On sait très peu de choses en revanche sur la vie économique : le grand-père et son gendre (père de l'auteur) sont papetiers, les deux frères aînés vendent du drap, commerces apparemment de bon rapport.

Les deux frères aînés ont fait leurs études au lycée de Galatasaray, ce qui prouve qu'ils ont été élevés *a la franca*, mais curieusement pour un récit de cette époque, l'Alliance Israélite Universelle est à peine mentionnée : c'est en effet auprès des classes pauvres et moyennes que son œuvre fut prépondérante. Les Calderon sont riches, ils vivent dans un "palais" avec nombre de serviteurs, et s'approvisionnent aux meilleures adresses.

La famille, progressiste et occidentalisée (pour ses jeunes membres du moins) se réjouit de la révolution Jeune Turquie de 1908. Cet enthousiasme ne va pas jusqu'à accepter le service militaire : son caractère obligatoire

<sup>1</sup> Notons que cet Isaac Aboab fut le maître du célèbre Abraham Zacuto, rabbin et géographe, qui fut longtemps consulté par Christophe Colomb avant d'entreprendre ses traversées.

<sup>2</sup> Chronique de la vie juive de Constantinople au début du XX<sup>e</sup> siècle. 2002  
ISIS Istanbul Turquie  
187 pages  
ISBN 975-428-222-6.

<sup>3</sup> En judéo-espagnol "Mémoires d'une vie pleine de drames et de dangers" de Rafael Chikurel, commissaire de police ottoman d'origine juive à Izmir au début du XX<sup>e</sup> siècle. 2002  
Texte présenté et publié par Henri Nahum.  
Éditions ISIS Semsibey Sokak 10 -Beylerbeyi 81210 Istanbul - Turquie  
Fax 90 216 321 86 66  
isis@turk.net  
www.theisispress.com  
100 pages  
ISBN 975-428-220-X.



provoquera l'émigration massive de la communauté juive avant la première guerre mondiale; "aucune arme à feu, écrit Maurice Caraco, n'entrerait jamais dans la maison".

Parmi les neuf enfants, il y a les deux aînés, dont le plus brillant mourra d'une phtisie galopante, un troisième frère jouisseur et irresponsable, horriblement brimé par les siens, une sœur "beauté fatale", tuberculeuse aussi, suivie d'une victime née, et de jumelles antinomiques (l'une végétative, l'autre animée d'un feu intérieur)... Tout cela donne un récit un peu caricatural, bizarrement construit, mais extrêmement riche en détails concrets - par exemple les maux d'estomac dus à des plats préparés en avance et mal conservés, mais qui aurait osé soupçonner la maîtresse de maison de rendre malades les siens? -, folklore et *dichos* qui feront le bonheur des lecteurs *stamboulis*.

Le second ouvrage, *Mis memorias* (mémoires d'un commissaire de police) sont en réalité un plaidoyer *pro domo*, publié en plusieurs épisodes par *La boz del puevlo*, journal judéo-espagnol diffusé à Smyrne avant la première guerre mondiale. Comme l'explique Henri Nahum dans sa préface, cet hebdomadaire de quatre pages, écrit en caractères *rachi*, offre un panorama très riche de la vie sociale dans la communauté juive de Smyrne. *La boz del puevlo*, qui souhaite le rapprochement des peuples de l'Empire, a accueilli avec enthousiasme la révolution Jeune Turquie de 1908.

C'est donc tout naturellement qu'en 1911, le journal offre à Rafael Chikurel l'occasion de s'expliquer face aux diffamations dont il est l'objet.

Contrairement aux Calderon, Rafael Chikurel n'a pas la phobie des armes à feu. Ancien élève de l'Alliance, il est d'abord employé aux écritures au tribunal pénal de Smyrne, puis devient contrôleur pour une compagnie de navigation et enfin agent de police. Il apprend le turc, ignoré de la plupart de ses coreligionnaires. Après quelques actions d'éclat, il est remarqué par sa hiérarchie et envoyé à Istanbul, où il suit des cours d'anthropométrie dispensés par un commissaire français.

Décoré, promu, il est chargé d'appréhender des activistes arméniens. Les ennuis commencent.

En cette fin du règne d'Abdul Hamid II, le climat est délétère. Les espions pullulent, la délation est favorisée, les arrestations se multiplient, souvent sur de simples rumeurs.

Chikurel l'écrit en toutes lettres : il a souffert plus qu'un autre parce qu'il était juif.

Ironiquement, c'est la dénonciation calomnieuse d'un des siens (Daniel Shaul, vexé de ne pas avoir été nommé agent de police... or il ne parle pas le turc!) qui lui vaut sa première arrestation.

À peine relâché, sa maison est perquisitionnée sur ordre du Palais Impérial; des journaux séditieux sont "trouvés". Rafael Chikurel est arrêté à nouveau, et ne sera libéré que quelques

mois plus tard, après la révolution Jeune Turquie.

Révolution qui libère la parole, y compris celle des Arméniens. Ceux-ci lui reprochent des actes de torture et de corruption, qu'il nie farouchement. Comme si ça ne suffisait pas, Chikurel est accusé par le nouveau gouvernement d'avoir été un espion au service du Sultan. S'ensuit une nouvelle arrestation, et la menace d'une dégradation en place publique.

Une délégation de notables juifs obtient sa grâce, faute de preuves; Chikurel est prié de s'éloigner à Salonique. A force d'opiniâtreté, il obtient sa réintégration et retrouve un poste important, avant de prendre sa retraite à Smyrne, où il meurt vers 1940.

Cette vie mouvementée n'est pas sans rappeler quelques destins douloureux dans les pays occupés pendant la seconde guerre mondiale. On peut se demander : "Mais qu'est-ce qu'un Juif allait faire dans cette galère?" A posteriori, il est évident qu'il ne pouvait que récolter des coups. Est-ce que pour autant les Juifs devraient s'abstenir d'exercer certains métiers? Refuser certains honneurs? Priver leur communauté de relations ou d'appuis... car il s'agissait aussi de cela! La réponse est évidemment négative, mais ceux qui en ont fait l'expérience savent ce qu'il peut en coûter.

Plusieurs fois à travers le récit, Rafael Chikurel explique qu'il n'était qu'un fonctionnaire obéissant aux ordres, et qu'il ne pouvait démissionner parce qu'il avait une femme et des enfants à nourrir.

J'aurais bien voulu en savoir plus sur sa vie privée. Comment sa famille et ses proches vivaient-ils les aléas de sa vie professionnelle? Était-il considéré par certains Juifs comme un paria? Par d'autres comme un champion de l'intégration? Questions qui restent, hélas, d'une actualité brûlante... □

Brigitte Peskine

---

Collectif recueilli par Gad Nassi

---

## EN TIERRAS AJENAS YO ME VO MURIR!

---

**A**u récent Congrès International sur "Langue et culture sépharades" qui s'est tenu à l'UNESCO à la mi-juin, nombre des résolutions adoptées par les participants exprimaient sous diverses formes cette même idée :

Au delà des polémiques sur le graphisme de la langue, sur son nom même, il est important de publier des textes que les personnes intéressées puissent se procurer et lire pour se familiariser avec l'expression orale et écrite, et à leur tour transmettre.

Le premier article du présent numéro informe sur de telles publications universitaires. Le numéro précédent (LS 43) attirait l'attention sur trois recueils fort divers et

<sup>1</sup> En judéo-espagnol, et en *haketia* "C'est en terre étrangère que je vais mourir" Textes contemporains en judéo-espagnol - 2002. Éditions ISIS Semsibey Sokak 10 -Beylerbeyi 81210 Istanbul - Turquie Fax 90 216 321 86 66 isis@turk.net www.theisispress.com ISBN 975-428-226-9 Petit lexique judéo-espagnol-anglais à la fin.

écrits dans la langue.

A cette cadence de publications - et La Lettre Sépharade est très loin de connaître et pouvoir commenter tous les textes en judéo-espagnol qui se publient dans le monde! - il devient insolite, voire mensonger d'exprimer, comme on l'entend parfois hélas! "Ah! Si nous disposions de textes à lire et auxiliaires d'enseignement...". L'argument ne tient pas.

Ce gros "pavé" de 560 pages en grand format que Gad Nassi offre au public confirme et appuie singulièrement ce qui précède.

Il s'agit d'un recueil de textes déjà publiés - ou non - sous les signatures de trente-cinq à quarante auteurs dont les noms sont généralement familiers, celui de Gad Nassi lui-même pour une petite moitié.

Dans la plupart des cas, la provenance du texte est indiquée aux côtés de la signature de l'auteur. Très fréquemment la première publication l'a été dans *Aki Yerushalayim*, de sorte que ce recueil apparaît comme le fruit d'une collaboration entre Gad Nassi et Moshe Shaul, lequel d'ailleurs introduit l'ouvrage.

S'il y a lieu, et après chaque texte, figurent des explications de mots que le responsable estime moins courants et éventuellement peu compréhensibles. La méthode est excellente pour conserver cette diversité de vocabulaire, voire d'écriture, qui fait toute la richesse, la personnalité des textes. C'est un démenti vivant à l'opinion parfois exprimée - et à laquelle nous nous opposons toujours dans cette publication - selon laquelle on ne peut enseigner cette langue si on ne standardise d'abord son vocabulaire et son graphisme.<sup>1</sup>

L'iconographie est fort variée : elle comporte nombre de photos, mais aussi des dessins de facture naïve (de neuf auteurs différents) et fort bien venus puisque les textes sont fréquemment des historiettes, des contes.

Quant à la thématique c'est essentiellement celle du conte moralisateur, des parcours initiatiques et des amours improbables, habituels dans toutes les cultures.

La dernière partie du livre rassemble nombre de souvenirs. C'est peut-être la plus émouvante (souvenirs de Bulgarie, de Victor Baruh, repris de *Aki Yerushalayim* en 1992) et surtout Roz Kohen Drohobyczer qui vivait encore à Istanbul en 1950 et réside maintenant à Saint-Louis aux États-Unis, laquelle a aussi fourni nombre des illustrations de cet ouvrage. Il faut lire son récit *La vava de Varna*, son arrière grand mère paternelle (page 550 et sqq) où elle s'essaie à rassembler ses souvenirs de petite enfance. Aussi bien *Un paseo de hamam*, (pages 453 et sqq) récit bref, ramassé, bien mené, décrivant à la fois l'atmosphère du hammam un vendredi matin, jour habituel pour les femmes juives se préparant au *shabat*, l'incident du panneau "journée des femmes" retourné par un facétieux - plus diable que demeuré - dans le sens "journée des hommes", le désordre qui s'ensuivit... puis comment la petite fille qu'elle était à l'époque écouta avec stupéfaction les conseils offerts par les

matrones (*Sara la preta i Alegra la chapeliera*) à une Virginie stérile pour réussir une grossesse...

Mais nous ne "mangerons pas le morceau", c'est le cas de le dire... Lisez plutôt!

Tout recueil collectif de type anthologie se trouve évidemment confronté à la question des choix, nous l'exprimions récemment à propos d'une anthologie de poésie. Le choix de Gad Nassi est de sa responsabilité, et l'on pourra toujours regretter l'absence de telle ou telle signature, mais nous n'entrerons évidemment pas en polémique, très admiratifs du travail accompli! Quel enseignant désirant familiariser ses étudiants avec la langue commune, la langue de chacun, pourra maintenant se passer de ce livre? □

Jean Carasso

---

Ana Riaño

---

## EL MANUSCRITO DE HA-KOHÉN<sup>2</sup>

---

**S**uprême élégance. C'est l'expression qui caractérise le mieux ce petit recueil de poésie bien mis en pages et présenté.

Mais peut-être cette notion d'élégance s'étend-elle plus loin et caractérise aussi l'auteure, jeune universitaire de haut niveau aussi bien compositrice et chanteuse, poétesse talentueuse comme on va le voir.

L'argument poétique retenu ici est celui d'une vision en rêve, d'une rencontre avec le poète Yosef ha'Kohén correspondant avec son ami Garcilaso de la Vega.

On sait peu de choses des ha'Kohén, sinon que la famille abandonna Cuenca lors des massacres de 1391 pour se réfugier au château de Huete, d'où l'Édit d'expulsion de 1492 les vit se réfugier en Avignon. C'est là que le père de Yosef épousa Dolsa, d'une grande famille juive aragonaise, les Alconstantini, et que Yosef naquit le 20 décembre 1496. La famille émigra en Italie pour se fixer à Gênes, où Yosef exerça la médecine, comme son père. Mais ses connaissances étaient considérables dans bien d'autres domaines, la grammaire, la linguistique, la poésie et la pratique de nombreuses langues.

Il y mourut en 1577.

Ana imagine que Yosef écrivit ces trente-six sonnets à son ami chrétien le poète castillan Garcilaso de la Vega. Le fil narratif est chronologique et l'auteure se tient toujours, en cette autobiographie lyrique, près de l'historiquement avéré. Même le langage est bien restitué, partiellement *ladino*, voire hébreu, avec du castillan ancien, l'ensemble recréant une atmosphère bien particulière, datée, dans un ton mémorialiste puisque tour à tour les sonnets évoquent la vie du supposé narrateur, Yosef, et celle du destinataire auquel le premier prodige des remarques et conseils

<sup>1</sup> Prenons un exemple : Gad Nassi écrit, pour "homme", *hombre*, ce qui est castillan, alors que rien en judéo-espagnol ne demande ce "h aspiré" et que tout le monde et les dictionnaires écrivent *ombre*. Mais quelle importance ? Existe-t'il un seul lecteur qui ne comprenne pas ?

<sup>2</sup> En espagnol - 2002  
Port-Royal Ediciones  
Ctra. de Huétor Vega, 10,  
1°B - E 18008 Grenade  
Fax 958 13 71 78  
portroyal@portroyal-edic.com  
www.portroyal-edic.com  
75 pages  
ISBN : 84-89739-43-9



<sup>1</sup> Les juifs, niant la Trinité, disent et écrivent habituellement : "Dio". Ana le sait très bien et écrit "Dio" dans le seul poème XI rédigé en judéo-espagnol ancien. Mais elle a ici "castillanisé" et non "christianisé" son texte pour les besoins de la versification et la cohérence historique.

NDLR

<sup>2</sup> Ce livre, qui recueille un succès considérable en Espagne, a retenu toute l'attention de notre collaboratrice qui expose son foisonnement.

En espagnol  
"Marchant et parlant,  
l'histoire vraie d'une  
famille sépharade" - 2002  
Dèria editores  
Aribau 124, Bajo  
E 08036 Barcelone  
345 pages  
ISBN 84-95400-09-X.

<sup>3</sup> Nous préférons  
"décidant tout  
en cheminant".

NDLR

illustrant bien la profonde amitié qui les lie.

Les dix premiers sonnets exposent comment les deux hommes se seraient connus, et les vingt-six suivants des épisodes de leur vie, et la substance de leur amitié.

Et toujours, lancinante, l'image de Tolède et de la patrie perdue, l'espérance du retour, "même après la mort".

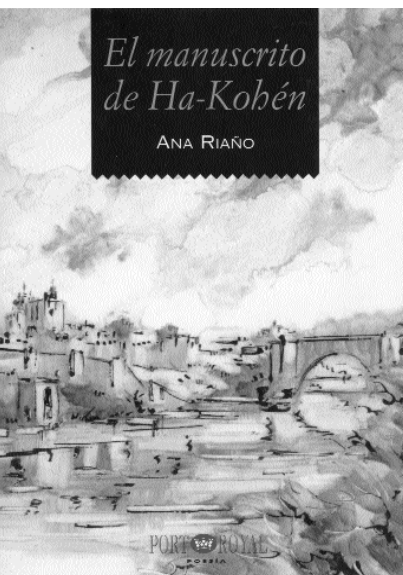
Le sonnet XXV de la seconde partie (ci-dessous) est caractéristique de cette nostalgie (c'est l'avant dernier, l'ultime étant dédié à la plume, au métier d'écrire, qui lie deux poètes à travers l'espace).

La forme du sonnet est rigoureuse et la rime, riche : abba, abba, cde, cde.

Mais bien au delà, il est difficile d'expliquer l'étrange atmosphère qui se dégage de ces poèmes de grande qualité, faits de simplicité, d'affectivité retenue, à deux niveaux d'ailleurs qui se rejoignent : celle de Yosef ha-Kohén vers son ami Garcilaso de la Vega, mais qui n'est aussi d'évidence que l'expression de celle de l'auteure, laquelle tout au long manifeste une grande douceur pudique dans l'expression des sentiments.

Ana ne termine-t-elle pas sa courte introduction, ayant cité ses sources historiques, par ces mots : "J'espère ne m'être pas trompée, racontant ce qui aurait pu être mais jamais ne fut."

Suprême élégance, écrivions-nous au début...



*Por qué no pudo ser, Dios<sup>1</sup> mío, un día de aquellos prolongado hasta lo eterno, por qué, si no hay en el aspecto externo importancia mayor, y no la había.*

*La amistad con cristianos que me unía dio sus flores y frutos en invierno, pues con su ayuda huía del infierno a quien la guerra destrozará quería.*

*Mas mi esperanza siempre será viva : hasta que muera, y aun después de muerto, fiaré que a Sefarad retornaremos.*

*De uno y otro será la iniciativa. Plantaremos la paz en ese huerto, Vega, prado y vergel la tierra haremos.*

Pourquoi, O mon Dieu, ce jour ne fut-t-il pas de ceux qui se prolongent en éternité ? Pourquoi le monde d'ici bas n'a-t-il pas d'importance, et c'est le cas ?

L'amitié qui m'unissait aux chrétiens a donné ses fleurs et ses fruits en hiver, et grâce à elle je pouvais fuir l'enfer, moi que la guerre voulait anéantir.

Mais mon espérance sera toujours vivante : jusqu'à ma mort, et même après ma mort je resterai persuadé qu'en Sefarad nous retournerons.

De l'un et de l'autre ce sera l'initiative. Nous installerons la paix dans ce jardin, Vega, prairie et verger de la terre nous ferons.

Harry Moreno

## CAMINANDO Y HABLANDO, LA HISTORIA REAL DE UNA FAMILIA SEFARDI <sup>2</sup>

**L**e livre d'Harry Moreno aurait pu s'intituler : "Le retour de Salonique aux Ramblas 1912-1954". Mais il porte avec bonheur et grande justesse un *ditcho sefardi* : *Caminando i avlando*. Il nous conte le périple de la famille de Haïm dû aux événements politiques de cette période. Haïm, son fils Simon, son petit-fils Dan, trois générations, trois vies qui, à travers la tourmente de deux guerres, ont su à chaque étape du chemin décider au fur et à mesure de l'évolution de leur situation... "cheminant et parlant"<sup>3</sup>. Les Maîtres du Talmud ne disent-ils pas : "le chemin se fait en cheminant" ? Harry Moreno qui s'efface devant Dan, cite à plusieurs reprises ce *ditcho* qu'affectionnait son grand-père chaque fois que l'incertitude de l'avenir générait l'angoisse.

C'est dans le même esprit que Haïm conte à Djamila, inquiète de l'avenir de leur auberge, la légende turque du chameau du Sultan. Un prisonnier condamné pour vingt ans s'engage à apprendre à parler au chameau royal dans un délai de cinq ans, parce qu'il sait que durant ce délai le chameau ou le sultan peut mourir et qu'il aura, lui, bien vécu pendant ce temps.

Cette sagesse, dit Simon, à accepter que les décisions soient prises en cours de route malgré son caractère prévoyant et organisé.

La famille de Haïm est installée à Salonique, depuis quand ? nous ne le savons pas. Haïm, lui, a 35 ans lorsque commence le récit en 1912, une épouse Djamila, sept enfants dont Simon né en 1898. Il quitte Salonique à la suite d'un incendie qui a détruit sa maison et sa boutique de tissus. Il décide d'aller vers le Nord et le Nord c'est Skopje où Simon va vivre de l'âge de 2 ans jusqu'à 20 ans. Simon et ses frères vont à l'école mais il est le seul à avoir le goût des études et une capacité prodigieuse d'apprendre puis de savoir faire. Comme son père, il parle serbe, grec, turc, français, judéo-espagnol, et suffisamment d'hébreu pour lire la Thora. Il a depuis son plus jeune âge le désir de construire et d'administrer sa propre fabrique. Construire des machines capables de fabriquer des objets de toutes sortes. A Skopje, Haïm recrée un commerce de tissus, mais à la suite de la guerre de 14-18 qui lui fait perdre de nouveau son échoppe et ses économies, la maison de Skopje près du pont romain sur le Vardar se transforme en auberge pour les soldats de l'armée austro-hongroise.

L'auberge *Heim* où le nom de Haïm - avec cet humour que nous réserve la vie - devient *Heim* en allemand, le foyer, est connue de toute la région. Simon, comme son père, à un caractère bien trempé, la culture en plus. Il apprend à

fabriquer des cigares, confectionne lui-même un nécessaire de cireur, cire les bottes des officiers et les accueille dans un allemand impeccable qu'il apprend tout seul dans les livres. C'est grâce à un de ces officiers autrichiens, Franz Adler, juif ashkénaze, qu'il apprend d'une part l'existence de pays comme l'Autriche ou l'Allemagne développés techniquement et d'un haut niveau intellectuel, et d'autre part du monde ashkénaze qu'il ignorait et que tel que le présente Adler, est aux antipodes du monde sépharade qu'il connaît à Salonique ou à Skopje. Des juifs "intégrés" aux pays qu'ils habitent, qui y vivent dans un rapport de citoyen dans la nation, désirant participer aux décisions politiques de leurs gouvernants. Simon, lui, réside dans un pays où existe une mosaïque de populations ayant une langue, des coutumes, une religion différentes, chacune vivant en relative intelligence avec les autres, parfois même ignorant leur existence comme le propriétaire de la maison de Skopje. Pays dont le niveau moyen d'alphabétisation et d'instruction est inférieur à celui de l'Allemagne. Au sein de la population juive, une absence de conscience politique ou citoyenne allant jusqu'à l'ignorance du nom des dirigeants politiques. Un horizon limité à la seule famille et au maintien du niveau de vie de celle-ci. La notion moderne d'État est encore lointaine, ce qui peut expliquer cette absence du nom de famille inutile dans ce monde d'avant la guerre de 1914, Simon s'appelle "fils de Haïm".<sup>1</sup> La modernité émerveille Simon qui forme le projet de partir étudier en Allemagne, revenir chez lui pour faire profiter ses parents de ce savoir et construire sa famille. Une famille qui sera l'orgueil de ses parents mais aussi celui de ses enfants et petits enfants.

Nous suivons les pérégrinations de Simon en Allemagne, à Stuttgart de 1920 à 1926 puis à Sofia de 1926 à 1943 où il se marie avec Rébecca; la création d'une entreprise florissante, la montée du nazisme et son cortège de persécutions qui obligeront la famille de Simon à fuir à Beyrouth via Istanbul. De 1943 à 1954, la vie à Beyrouth débute dans la pauvreté et la faim, vie de réfugié d'autant plus dure que la famille aura connu une grande aisance à Sofia. En 1945 Simon se lance avec succès dans l'import-export de matières premières et le récit s'attache à la vie de Dan, fils de Simon, sa réussite à l'Université Américaine de Beyrouth, sa vie amoureuse à imbroglis contée avec polissonnerie. En 1954 Simon et Rébecca - trop européenne pour continuer de vivre au Moyen-Orient - s'installent à Barcelone. Dan se marie, développe l'entreprise créée par son père, mais à la suite de la guerre froide, celle-ci périclité, les États-Unis refusant de traiter avec des entreprises en relation avec les pays de l'Est. Dan rejoint ses parents en Espagne, bouclant ainsi la boucle que les ancêtres de Haïm avaient initiée malgré eux en 1492, retour mû par le désir de trouver paix et liberté pour mettre en œuvre la capacité de travail et l'ambition qu'il a héritées d'eux.

Cette saga familiale est ponctuée de courts exposés sur la situation géopolitique des villes et pays que celle-ci traverse.<sup>2</sup> Harry Moreno

rend son récit vivant en relatant les coutumes sépharades.<sup>3</sup> Des traditions culinaires, la préparation du café qui doit monter trois fois pour obtenir une belle mousse... des traditions d'ordre éthique comme la force incontestable de la parole donnée dans les contrats civils ou commerciaux qui a valeur de signature, l'écrit étant considéré comme une insulte à l'honneur. Ce monde des Balkans ou du Moyen-Orient avant la seconde guerre mondiale où la vie sociale est centrée sur le rapport à l'autre et où, la famille de Haïm l'expérimente bien des fois, dans l'ensemble, juifs et musulmans s'apprécient et même s'entraident.

Ce récit de vie comme tous ceux qu'il m'a été donné de lire est plus aventureux que n'importe quel récit littéraire. Les rencontres inopinées que font les protagonistes du récit, Haïm avec le propriétaire de sa maison à Skopje, Simon avec l'ingénieur Hoffmann, les situations de danger de mort déjouées grâce à la capacité de reconnaître chez les autres la possibilité de leur faire confiance et celle de ne pas laisser échapper dans l'instant même l'opportunité qui se présente, les coups de dés de chaque opération commerciale mise en œuvre par Simon, les coups de dés de la vie lorsque Simon attrape la fièvre de dengue puis celle du typhus, l'histoire sentimentale de Simon avec Valentine, la femme d'un Hoffmann presque bienveillant de cette liaison, une fille née de cet amour dont il ignorera toujours l'existence. Tout ceci est digne du meilleur roman d'aventures.

Roman qui est conté dans une langue espagnole claire et simple, accessible à tous ceux dont l'espagnol n'est pas la langue maternelle.

J'ai refermé ce livre avec ébahissement devant tant de foisonnements, d'irruptions, de complexités, mais aussi avec interrogation. Ce récit tel qu'il est raconté pose cette question première. Pourquoi une famille juive dont le parcours est dans les grandes lignes similaire à des centaines d'autres, écrits ou non, qui ont dû fuir à la même époque, qui ont rencontré des difficultés du même ordre, prend telle option plutôt que telle autre? Chaque être humain est unique et prend les décisions qu'il peut prendre. C'est une lapalissade. Il n'empêche !

Lorsque mes choix auraient été me semble-t-il différents, la lectrice que je suis s'interroge de nouveau sur la genèse de la décision qui appelle plus d'explication, plus de "traduction" et que le fil du récit ne donne pas. Ce qui me fait question ici, et je prie l'auteur de ne pas voir dans mon interrogation un jugement de valeur, qu'il me pardonne si je le blesse, c'est la conversion de Simon, Rébecca et de leurs deux enfants Dan et Ruth à la foi protestante en 1944. Beaucoup de familles se sont converties au sortir de la guerre pour des raisons que leur parcours douloureux leur a dicté et que nous n'avons aucun droit de juger. Simon a 46 ans. Après une période difficile d'installation au Liban, il vient d'entrer comme directeur de fabrication dans une petite entreprise libanaise. La situation financière de la famille s'améliore et Simon peut louer un appartement plus confortable. Ses voisins sont des

<sup>1</sup> Cette différence d'instruction entre Ashkénazes et Sépharades se fera sentir dans les premières années d'existence d'Israël entre les migrants juifs venus d'horizons variés. Mais ne faut-il pas se poser la question de savoir s'il existe un rapport entre un habitant d'un *shtetl* de Pologne et un intellectuel de Varsovie, comme s'il en existe un entre la famille de petits commerçants de Haïm et celle appartenant à la bourgeoisie libérale du docteur Moshon, beau-père de Simon?

<sup>2</sup> Salonique avant 1917, la situation de la Bulgarie avant la première guerre mondiale, celle du Liban avant la seconde.

<sup>3</sup> par exemple celle de l'annonce de la naissance d'une fille ou d'un garçon aux parents qui attendent dans le salon.



## LES JUIFS DE DIDYMOTICHON<sup>2</sup>

**C**et ouvrage est consacré aux populations juives de cette ville-frontière de Thrace orientale, "bastion avancé de la Grèce".

### La marche de l'histoire

L'auteur rappelle d'abord qu'à l'époque où y fut couronné l'empereur usurpateur Jean VI Cantacuzène (qui régna de 1341 à 1354), il y existait déjà une communauté juive vraisemblablement hellénophone. La ville voisine d'Andrinople, ne manqua pas de subir le contrecoup des vagues de réfugiés ashkénazes, puis séfarades, qui déferlèrent en Thrace dès la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Il se forma alors une nouvelle communauté à dominante séfarade, qui rebaptisa la ville Dimotica.

Au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, la ville subit une récession économique, et les données manquent pour cette période.<sup>3</sup> Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, époque de reprise économique, il y a 500 juifs environ, 628 en 1893, et pratiquement 1100 selon une statistique de 1906. A l'orée du XX<sup>e</sup> siècle, la communauté connut des jours de prospérité.<sup>4</sup>

Devenue depuis 1893 un nœud ferroviaire, la ville devint un centre commercial actif dans le développement duquel l'élément juif joua un rôle déterminant.

La synagogue qui n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir, fut construite à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, pour remplacer un bâtiment plus modeste. Belle et imposante construction de style séfarade, elle fut abandonnée après avoir été pillée par les Allemands, et se dégradant progressivement, fut démolie en 1985. Parmi les rabbins, on cite Simon Azouz, qui resta en fonction jusqu'en 1931, puis Alkabés, jusqu'en 1941.

### Le tissu social et la vie économique

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la majorité de la population juive était constituée de petits commerçants et artisans, de journaliers et hommes de peine - à l'image de toutes les communautés de la diaspora. Toutefois il n'existait pas de prolétariat comme à Salonique et Kavala, où fonctionnaient des industries et des manufactures de tabac. Quelques familles avaient un statut social plus élevé, grâce au commerce d'exportation de la soie.

Une famille se distingue particulièrement, les Tsivré, de surcroît le groupe patriarcal le plus nombreux, ayant des racines très profondes en Thrace - seul endroit où le nom apparaît. Ils jouaient souvent le premier rôle dans l'administration de la communauté - ainsi Nissim et Eliezer Tsivré, père et fils, administrèrent la communauté pendant près de 50 ans. Les Tsivré ont payé un lourd tribut à l'Holocauste : au moins 150 personnes.

Peu avant la seconde guerre mondiale, on voit apparaître de nouveaux secteurs d'activités : optique, chapellerie, instruments de musique,

<sup>1</sup> Les réflexions théologiques de Simon sur la non-obligation de souscrire mot à mot au texte de l'Évangile, sur la force du *Pater Noster*, sur le parallèle entre Jésus et Moïse me confortent dans le sentiment qu'aucune parole juive n'a montré à Simon la richesse humaine de la pensée juive.

<sup>2</sup> En grec - 2001  
Ed skoulatou  
2 Place Victoria  
GR 104 34 Athènes  
Fax 30 88 18 992  
80 pages.  
ISBN 960-7922-13-1

<sup>3</sup> En 1829, le voyageur C. Sayer, qui décrit la ville comme un lieu d'exil et d'emprisonnement évalue la population totale à 14 000 habitants, dont un très petit nombre de juifs et d'Arméniens - 30 familles juives, selon lui.

<sup>4</sup> En 1912 et 1913, l'Empereur de Bulgarie, Ferdinand, fut l'hôte de la splendide demeure de Raphaël Yeouda Behar, qui accueillait tous les visiteurs de marque, - comme aussi le roi Alexandre de Grèce le 8 juillet 1920.

missionnaires de l'Église Évangéliste. C'est à la suite de conversations avec ceux-ci puis la fréquentation du temple que Simon et Rébecca décident de leur conversion. Simon qui lisait la *Thora* en hébreu dans sa jeunesse à Skopje, ne comprenait pas le sens exact de ce qu'il lisait, dit-il. Il n'avait pas en sortant de la synagogue le vendredi soir cette sensation d'apaisement qui l'envahit après avoir assisté au culte protestant en français et écouter le *Pater Noster*. Les missionnaires français ont compris chez Simon et Rébecca l'injustice, le poids lourd à porter d'avoir été pourchassés et punis pour le seul fait d'être juifs. C'est ce que dit Rébecca lors de l'épisode dramatique de la fuite de Bulgarie pour échapper aux griffes de Belev, le commissaire aux affaires juives. Ce poids, Simon ne le supporte plus. Et là je me pose une autre question : Simon n'a donc pas trouvé une parole juive capable de le reconforter? A Sofia il a fréquenté des milieux juifs d'un bon niveau intellectuel, son beau-père médecin, son beau-frère pharmacien et sa femme pianiste. A-t-il eu l'occasion d'avoir des discussions éthiques et religieuses? En Allemagne, nous ne le savons pas, en Turquie et au Liban il est aussi en contact avec des coreligionnaires. Cet homme, d'une curiosité et d'une capacité intellectuelle hors du commun, n'a pas senti semble-t-il de curiosité vers une connaissance plus approfondie du judaïsme et de l'hébreu lors de son adolescence à Skopje où il jouait du violon à la synagogue.<sup>1</sup>

Un autre questionnement, que l'auteur me pardonne une fois encore, m'est venu. Les Balkans, la Turquie, le Liban sont des terres d'islam. La famille de Haïm va rencontrer de Skopje à Beyrouth des musulmans de grande valeur humaine dont elle va recevoir aide et compréhension. Simon et sa famille auraient-ils pu se convertir à l'islam?

Ma curiosité incorrigible se serait sentie plus à l'aise avec une généalogie plus détaillée de la famille de Haïm. Que sont devenus les autres enfants de Haïm et les enfants de ceux-ci? Quels chemins ont-ils parcouru? Nous connaissons seulement quelques détails sur Isaac et David.

L'absence de nom de famille, le seul usage de "fils de" utilisé si souvent autrefois appellerait plus de développements et de commentaires, par rapport à l'existence du nom de famille dans les pays à culture européenne. Isaac a-t-il pris comme nom de famille Strumitza que lui a donné son compagnon de guerre Valdo? *De ke alkunya es Simon?* S'appelait-il aussi Moreno? En plus de satisfaire ma curiosité, il me paraît que de tels récits pour des chercheurs en Histoire constituent des données importantes et que tous les détails concernant les dates, les lieux, les noms peuvent être d'une grande utilité pour leurs travaux.

*"Kaminando i avlando" diremos, porke "si la ida esta en mis manos, la venida no se kuando".* □

Jacqueline Baran



magasins de mode, on assiste parallèlement à une élévation du niveau culturel.

### *L'enseignement*

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, il se produit une émulation parmi les communautés de Thrace pour se doter d'un enseignement moderne. Dimotica franchit bientôt le pas et en 1890 sollicite l'aide de l'Alliance. En 1904, elle prend en charge le fonctionnement de l'école. Langue et culture françaises prédominaient, mais l'horaire incluait des cours d'hébreu, de religion, d'histoire, et bien sûr, de turc, qui fut supplanté ensuite par le bulgare et le grec, au hasard des occupations de la ville. En 1911 fut édifié un nouveau bâtiment, orgueil de la communauté. Au premier directeur J. Barishac allait succéder Moïse Franco, homme d'une culture et d'une efficacité exceptionnelles; il obtint de Paris des financements plus importants, se pré-occupant de fournir nourriture et uniformes aux enfants pauvres, tout en les motivant à l'étude.

Le nombre des élèves augmenta avec la qualité de l'enseignement : 56 élèves en 1886, 159 en 1903, 255 en 1915. Les filles fréquentent aussi l'école - fait remarquable dans une communauté orientale à cette époque. S'inscrivent aussi des élèves non-juifs. Certains élèves poursuivent ensuite des études supérieures. Durant la deuxième occupation bulgare (1915/1919) les autorités nomment des enseignants bulgares, dont certains étaient juifs. Ces derniers, sionistes actifs, mettent pour la première fois la communauté en contact avec le mouvement sioniste. En 1924, une crise éclatait avec l'Alliance, qui voyait d'un mauvais œil les responsables sionistes promouvoir l'enseignement de l'hébreu au détriment du français. Après le retour de la région à la Grèce, il y eut entre autre comme enseignant Elias Barzilai, le futur grand rabbin d'Athènes.

A partir de 1931, les écoles de l'Alliance, considérées comme nationales par l'état grec, purent continuer à fonctionner, mais durent cesser les cours de français et harmoniser leurs programmes avec les instructions officielles.

### *Vie associative*

La communauté possédait toute la gamme des associations charitables philanthropiques, culturelles, et diverses confréries, masculines ou féminines. Elle se voyait par ailleurs comme une sorte de "dépendance" d'Andrinople, qui lui servait de métropole. L'auteur parle à ce propos de "cercles concentriques" et évoque plus généralement l'histoire des populations juives restées en Turquie sous le régime d'Ataturk, avec, au fil des persécutions, leur départ pour la Palestine, la Grèce, ou même l'Espagne. En 1943, la Turquie ayant choisi la neutralité, les juifs qui y étaient restés échappèrent à l'Holocauste.

### *L'Holocauste*

Les juifs de Dimotica partagèrent le sort des juifs de Grèce septentrionale. L'auteur s'appuie essentiellement sur le témoignage de Marc Nahon, natif de la ville, où il exerça la médecine.

Les Allemands entrèrent à Dimotica en avril 1941. Auparavant certaines familles avaient pu fuir en Turquie où la plupart avaient des parents. Très peu réussirent à émigrer en Palestine, dont celle du rabbin Alkabès. Les autres furent refoulées par les Turcs vers des îles grecques et connurent le destin des autres juifs de Grèce. La ville connut le même sort que Salonique : deux ans de calme apparent, les Allemands "se bornant" à piller les biens juifs et à "endormir" la population jusqu'à la déportation du 4 mars 1943. Dans le Martyrologe du Conseil juif central de Grèce figurent 731 juifs de Dimotica.<sup>1</sup>

En 1959, il restait à Dimotica 33 juifs, dont 8 enfants et adolescents, mais "il n'y avait plus ni synagogue ni vie juive".

Dans les années 1980, la ville ne comptait plus qu'un unique juif, rescapé des camps, Isaac Eskenaze.<sup>2</sup>

Il allait vivre l'épilogue de la communauté. Elle s'était reconstituée temporairement dans l'après-guerre, comme l'ombre de son passé, comptant environ 40 survivants. En 1959, il y avait 16 enfants d'âge scolaire, mais plus d'école. En 1972, la communauté comptait moins de 20 membres, quand ses biens passèrent sous le contrôle du Conseil Central Israélite de Grèce. Peu après les dernières familles quittèrent la ville, où seuls demeurèrent Isaac, son neveu et leurs épouses. En 1985, il ne restait plus un seul juif à Dimotica.

Outre son intérêt historique, le livre laisse apparaître l'émotion de l'auteur devant l'anéantissement de ce passé millénaire et sa quête obstinée des moindres traces épargnées par le temps : dalles funéraires brisées et enfouies sous des ronces, rares enseignes de magasins à demi-effacées, fragments de dallage de la synagogue disparue... "Dimotica n'existe plus. Il reste seulement les souvenirs et la nostalgie". □

*Lucette Vidal*

**En complément de cette recension, voici l'annonce parue dans un récent *Cronica*, le bulletin du Judaïsme de Grèce<sup>3</sup> :**

À la mémoire des 900<sup>1</sup> victimes juives de Didimoticho, les 25 et 26 mai 2002, la Municipalité de cette bourgade, en collaboration avec le Conseil Israélite Central de Grèce [KIS] a organisé deux journées d'exposition. Le second jour a eu lieu l'inauguration d'un monument commémoratif de la déportation des Juifs de Didimoticho à l'emplacement de l'ancienne synagogue de la ville qui a été détruite durant l'occupation et dont il reste un fragment du sol. Participèrent à cette cérémonie, le Métropolitain de Didimoticho et d'Orestiada, un représentant des musulmans, des représentants des autorités locales, des Communautés et des Organismes juifs de toute la Grèce. □

*Bernard Pierron*

<sup>1</sup> Il est pénible et agaçant de constater que même le nombre des assassinés n'est pas connu avec certitude. Ceux cités ici par l'auteur ne sont pas conformes à ceux relevés dans l'article au dessous ni à ceux mentionnés dans le *In Memoriam* de Molho et Nehama.

<sup>2</sup> Né en 1910, d'une famille établie en Thrace depuis près de 500 ans, il revint avec son neveu et tous deux durent repartir à zéro leurs biens ayant été pillés par les "amis à qui ils les avaient confiés". Ils fondèrent une famille, et jusqu'à sa mort, Isaac fut propriétaire d'un magasin de prêt à porter.

<sup>3</sup> *Cronica* n° 180  
Juillet/août 2002  
p. 21 : Monument commémoratif de la Shoah à Didimoticho.

<sup>1</sup> En allemand  
 "Maintenir la mémoire.  
 Le cimetière juif de la  
 Königstrasse à  
 Hambourg"  
 2002  
 Dölling und Galitz Verlag  
 Ehrenbergstrasse 62  
 D 22767 Hambourg  
 Tél. +49 40 38 93 515  
 184 pages  
 ISBN 3-933374-41-3.

<sup>2</sup> Senior, Nahmias,  
 Sealtiel, Jessurun,  
 Aboab, Fonseca,  
 Abensur etc...

<sup>3</sup> En espagnol,  
 "Rêver d'Espagne"  
 2002  
 Edicions Tantín  
 www.libreria.edicionestantin.com  
 200 pages  
 ISBN : 84-89013-45-4.

Michael Studemund-Halévy / Gaby Zürn

## ZERSTÖRT DIE ERINNERUNG NICHT. DER JÜDISCHE FRIEDHOF KÖNIGSTRASSE IN HAMBURG<sup>1</sup>

**I**nlassable est la persévérance avec laquelle Michaël Halévy s'est attaché à la mémoire des Sépharades de Hambourg, et ce récent livre en offre une preuve supplémentaire.

Il faut rappeler que le peuplement juif sépharade de Hambourg, comme celui d'Amsterdam, ne s'est pas effectué lors du premier exil massif d'Espagne en 1492 mais dans de successives petites vagues ultérieures, après 1497 lors de la sortie - pourtant interdite - des juifs convertis de force au Portugal et désirant à toute force revenir à leur judéité primitive, même si une ou plusieurs générations s'étaient écoulées depuis la conversion forcée.

C'est ainsi que tout naturellement, Michaël Halévy est devenu un spécialiste reconnu du judaïsme portugais, qu'il a étudié jusqu'à nos jours. Nous avons toujours suivi son travail avec intérêt.

Dans ce volume, associé à Gaby Zürn, les deux auteurs, en des contributions communes ou personnelles éclairent divers aspects du judaïsme hambourgeois, Gaby plus spécialisée dans le versant ashkénaze.

Ce cimetière de 8000 tombes, ouvert en 1611, a commencé très tôt à être étudié, avec ses inscriptions en hébreu, en portugais et en espagnol. Michaël Halévy a expliqué dans des ouvrages antérieurs, dont nous avons rendu compte, par quel miracle de persévérance et d'astuce les études et prises de photographies n'ont pas été interrompues par les pouvoirs publics nazis jusqu'au bombardement destructeur de 1943. Il s'agit de la plus importante archive sur le judaïsme local, ashkénaze et sépharade, jusqu'en fin du XIXe siècle.

Les auteurs nous en tracent l'historique. Leurs explications sont illustrées de superbes photos. Au passage sont évidemment cités les patronymes les plus célèbres du Séfardisme hambourgeois, que nous avons recensés dans la LS 39 à propos d'un autre livre de Michaël.<sup>2</sup>

Les tombes sont étudiées dans leur dimension informative, mais aussi épigraphique, artistique, allégorique, etc.

Le livre s'achève sur un certain nombre d'exemples d'inscriptions historiquement et familialement recadrées. En lisant cet article on a l'étrange impression que Michaël Halévy connaît personnellement tous ces "cousins sépharades", qu'il les a fréquentés, qu'ils font toujours partie de sa vie quotidienne, tandis que Gaby Zürn effectue une étude parallèle sur les Achkénazes.

Un très beau livre de mémoire !



Jean Carasso

Ester Bendahan / Ester Benari

## SOÑAR HISPANIA<sup>3</sup>

**C**e n'est pas tant à l'Espagne que rêvent les deux auteurs de ce roman qu'à elles-mêmes : à travers une correspondance électronique entre Sofia, jeune veuve israélienne et José, professeur espagnol "de sang pur", chaque protagoniste réfléchit à son enfance, puis à son histoire et, finalement, va vers l'autre.

Il en résulte un ouvrage complexe, à deux voix, à cheval sur deux époques - le XVe siècle de l'Expulsion et le XXe siècle de la Shoah - mais qui se déroule en fait de nos jours à Madrid, Tétouan, Jérusalem et Tel Aviv.

Il fut évidemment plus difficile pour Esther Bendahan d'écrire en nom et place d'un universitaire catholique madrilène, que pour Ester Benari d'incarner une Israélienne ashkénaze veuve d'un Sépharade tué accidentellement pendant une période militaire. Le ton s'en ressent et la seconde partie du roman, celle de Sofia, est plus émouvante, plus facile à lire que la première.

Tout est parti du nom de Corzo, celui du mari de Sofia, et celui d'une mystérieuse Miriam, qui écrit à sa tante Sara au moment de l'expulsion des Juifs d'Espagne. José tombe par hasard sur cette correspondance et se rend sur le site Corzo.com, tenu à jour par Sofia.

L'amour qui naît, via Internet, entre les deux, n'est pas à mon sens le plus intéressant de l'histoire, et paraît même fabriqué.

À travers la recherche de deux femmes juives du XVe siècle, José et Sofia s'interrogent sur leurs propres manques, désirs, fuites et survivances.

José a perdu ses parents très jeune, et a été élevé par un oncle dans le respect des valeurs traditionnelles. Les lettres de Miriam et Sara lui donnent le courage d'ouvrir la correspondance de ses parents, où il apprend que sa mère a été ravie à son oncle par son père. Faut-il imputer à ce mensonge sur ses origines son incapacité à aimer et à être aimé? José se berce de l'illusion que Sofia est la réincarnation de Sara, et part à sa recherche à Tétouan, où il rencontre des Juifs ex-marocains en quête de racines. Le jour de Kippour à la synagogue de Tétouan, José se rêve Juif parmi les Juifs et se rapproche ainsi de Sofia qu'il n'a jamais vue.

Sofia a rejeté sa famille ashkénaze, et surtout sa mère : son père les a abandonnées très vite. Elle a honte de cette mère à la conduite légère, sans comprendre qu'elle est surtout une victime : née de parents réchappés de l'Holocauste et installés en Palestine, celle-ci a profondément souffert de la violence désespérée de sa propre mère et de l'impuissance de son père brisé. Pour Sofia, l'héritage est lourde, morbide, à tel point qu'en "épousant la famille Corzo", autant qu'un mari dont elle n'a jamais fait le deuil, elle ne s'est pas contenté de changer de nom, elle a également hispanisé son



prénom. La tristesse de Sofia, sa solitude de "branche coupée" et l'austérité de sa vie - elle est informaticienne - semblent sans remède.

Ce sont donc un gentil et une ashkénaze qui, à travers les océans, s'entêtent à connaître le sort de deux femmes sépharades du XV<sup>e</sup> siècle, Sara Laredo et Miriam Corza. Sara Laredo a quitté l'Espagne pour le Portugal puis Tétouan, au Maroc. Miriam est plus difficile à pister. On apprend finalement qu'elle a donné tous ses biens à sa servante chrétienne (qui en a fait don plus tard à l'Église, et c'est dans un vieux meuble du couvent que la correspondance a été retrouvée). Miriam ne s'est pas seulement convertie au catholicisme, elle est devenue religieuse et a renoncé à ses biens terrestres. Hélas, peu après avoir pris le voile, elle est morte d'une fièvre pernicieuse... après s'être attardée sous la pluie. Ce que Sofia, qui a fini par retrouver - et aimer - José à Madrid, interprète comme un bain rituel : Miriam s'est purifiée par l'eau, elle est morte juive, malgré le baptême obligé.

Ce livre, un peu trop compliqué, cérébral et symbolique, n'en reste pas moins touchant. Par sa construction inutilement artificielle, il interroge sur la vérité et le mensonge, la vanité des masques au temps des persécutions, et l'éternel recommencement de celles-ci.

Pour terminer sur une note plus légère, il est plaisant de voir - dans un roman, certes, mais qui n'en connaît pas dans la réalité ? - un intellectuel de *sangre puro* fasciné par notre histoire, notre peuple, nous enfin. □

Brigitte Peskine

Esther Benbassa / Aron Rodrigue

## HISTOIRE DES JUIFS SÉPHARADES DE TOLÈDE À SALONIQUE<sup>1</sup>

**I**l s'agit ici de la réédition mise à jour et en livre de poche du travail des mêmes auteurs intitulé "Juifs des Balkans" et publié aux Editions de la Découverte en 1993, commenté dans notre numéro 6 en juin 1993.

Tous les textes de ces auteurs possèdent quelques caractéristiques communes, et la présente publication n'y déroge pas :

- leur extrême densité liée à la richesse de leur information, toujours appuyée par des références précises, innombrables, clairement identifiées.
- la richesse de la bibliographie générale (ici 45 pages), mentionnant non seulement des livres en diverses langues, dont l'hébreu, le serbo-croate etc... mais de nombreux articles de revues et périodiques divers<sup>2</sup> pratiquement introuvables, le tout prolongé jusqu'en 2000.

Cela est irremplaçable ! □

Jean Carasso

## GUIDE CULTUREL DES JUIFS D'EUROPE<sup>3</sup>

**S**i vous voulez savoir en cinq minutes pourquoi la grande synagogue de la rue de la Victoire à Paris ne s'ouvre pas sur la rue de Châteaudun (à l'époque rue Ollivier), ou vous préparer une promenade sur les traces de Maïmonide à Cordoue, ou savoir comment un incendie ravagea le quartier juif de Balat, à Istanbul en 1911, ou bien comprendre l'articulation, à Jannina, en Epire, entre les juifs romaniotes, primitivement installés et les Sépharades venus ensuite... si vous voulez connaître tout cela et bien d'autres choses encore, ne partez pas acquérir une grande bibliothèque de guides touristiques (où trouveriez-vous d'ailleurs une telle mine de renseignements ?), ce guide culturel l'a fait pour vous.

Il s'agit d'un collectif très bien venu qui rassemble des données fort éparées et pratiquement inaccessibles à chacun d'entre nous.

L'initiative en revient à la Fondation Jacques et Jacqueline Lévy-Willard. Marc Semo explique dans un avant-propos la difficulté de réunir suffisamment d'informations sur le patrimoine bâti, en relation avec l'Histoire évidemment, surtout en Europe de l'Est ou la préservation du patrimoine juif (sauf à Prague semble-t-il) n'était pas la préoccupation première des pouvoirs publics dans cette seconde partie du XX<sup>e</sup> siècle qui vient de s'achever. Et c'est justement au sujet de l'Europe de l'Est que ce recueil apporte le plus de renseignements novateurs, peu connus.

Comprenez qu'il s'agit beaucoup plus que d'un guide, mais d'une petite encyclopédie qui, au détour d'un monument à visiter, vous en expose sans être pesant tout l'environnement historique et culturel. □

Jean Carasso

Nicoló Bucaria

## SICILIA JUDAICA<sup>4</sup>

**I**l est peu de restes monumentaux juifs en Sicile, et ce guide examine chaque localité (par ordre alphabétique) sous l'angle de son riche passé juif. Pour chaque site, l'auteur cite ses sources, souvent d'historiens locaux.

Ici comme dans d'autres sites juifs ou non en Europe, la préface explique le renouveau d'intérêt, depuis quelques décades, pour la recherche historique, voire même pour des recherches personnelles (l'intérêt des rares juifs vivant actuellement en Sicile pour le riche passé juif de leur région, la réappropriation de leur passé). □

Jean Carasso

<sup>1</sup> 2002

Editions du Seuil,  
Collection Points  
Histoire.  
470 pages  
ISBN 2-02-053150-X.  
On rappelle ici, dans le même état d'esprit, des deux mêmes auteurs, l'excellent "Dictionnaire de civilisation juive", chez Larousse-Bordas en 1997.  
ISBN 2-03-720319-5

<sup>2</sup> Dont quasiment toute la presse judéo-espagnole publiée dans le monde à l'époque étudiée.

<sup>3</sup> 2002

Éditions du Seuil sous l'égide de la Fondation Jacques et Jacqueline Lévy-Willard  
575 pages  
Nombreuses illustrations, tables.  
ISBN 2-02-035971-5.

<sup>4</sup> En Italien - 1996

Flaccovio  
Via Ruggero Settimo 37  
Palerme Italie  
156 pages  
ISBN 88-7804-130-0.

# Études

## 1940/1942. LE SEFARDI DU CONSUL D'ESPAGNE

**G**uillermo Rolland, le fils du consul d'Espagne à Paris depuis la victoire de Franco jusqu'à mars 43, a retrouvé dans les archives familiales un ouvrage d'Enrique Saporta y Beja, *REFRANERO SEFARDI*, publié en 1957 par l'Instituto Arias Montano, à Madrid/Barcelone, dans la collection Biblioteca Hebraica Española, et dont la page de garde porte la dédicace suivante datée de Paris le 25 mai 1957 : "Al Sr Don Bernardo Rolland en agradecimiento por todo lo que hizo en pro de los Sefardies españoles, como Consul General en Paris durante la guerra. Enrique Saporta y Beja"

Pourquoi cette toute particulière reconnaissance - parmi toutes celles, nous l'avons assez dit dans ces colonnes<sup>1</sup>, de la colonie<sup>2</sup> *sefardi* - envers le Consul ? Et qui était Enrique Saporta y Beja ?

Enrique Saporta y Beja était, avant la guerre et jusqu'à son départ en Espagne, copropriétaire du magasin "Paris-Nouveautés", 11 rue du 4 septembre à Paris, ce magasin que nous avons ici-même évoqué comme abritant les concertations fiévreuses du pragmatique Comité de Crise constitué sous l'Occupation pour servir de relais entre le Bld Malesherbes et les judéo-espagnols parisiens, constamment inquiets de l'éventuelle remise en cause de leur protection (pas d'expropriations, pas d'étoile jaune, pas de rafles ni de déportation) et pour gérer les demandes de rapatriement.

Son frère Nicolas tient, lui, le magasin "Les Tissus Gassel", 6 rue de l'Échelle, à Paris. Le nom du magasin est un composite né des noms de ses trois copropriétaires : Gattegno Henry, Saporta Enrique, Saporta Nicolas, et du comptable Lévy.

Bornons-nous, dans le cadre de cette série d'études sur le Consulat d'Espagne à Paris, à évoquer la personnalité de Nicolas Saporta y Beja, selon le récit qu'il a lui-même donné de sa vie à Pascale Blin.<sup>3</sup>

Né à Salonique en 1896, Nicolas, de nationalité espagnole, arrive à Paris avec son frère en 1916. Il y accomplit des études d'ingénieur à l'École Centrale des Arts et Manufactures. La Préfecture de Police lui remet une carte d'identité, valable dix ans, mentionnant la nationalité espagnole telle qu'elle figure sur le passe-

port délivré en 1916 par le Consul d'Espagne à Salonique. Notons : huit ans avant le décret Primo de Ribera.

Les deux frères obtiennent leur baccalauréat. Nicolas, après une année de mathématiques spéciales à Saint-Louis, entre à Centrale dont il sort diplômé en 1920.

À l'entrée des Allemands à Paris, Nicolas se rend Bld Malesherbes et demande un entretien au Consul. Si l'on en croit son témoignage enregistré par Pascale Blin, le Consul prononce ces mots (que les faits consécutifs rendent vraisemblables) qui nous semblent importants à retenir pour l'Histoire :

- "Je donne à tout Juif qui peut prouver son ascendance espagnole un document établissant qu'il est protégé espagnol, mais pas sujet espagnol. Par la suite, s'il veut redevenir Espagnol, parce qu'en principe il était Espagnol, nous prenons son dossier et nous l'étudions." La nouvelle se propage très vite parmi les relations et amis de Nicolas Saporta y Beja, qui se voit fort sollicité. Au point que Nicolas se rend à nouveau chez le consul pour lui tenir à peu près ce langage :

- "Vous savez, monsieur le Consul, je suis très ennuyé. Il y a maintenant des coreligionnaires qui ont acquis, au cours des siècles, la nationalité française, la nationalité allemande, la nationalité autrichienne. Mais ils sont tous originaires d'Espagne : ils sont tous des descendants des *Sefardis* expulsés en 1492." Le Consul aurait répondu, si l'on en croit Nicolas qui, faut-il le préciser, est membre de la Chambre de Commerce Espagnole :

- "Écoutez ! On peut les récupérer. Vous viendrez ici au Consulat. Vous avez une petite table, là. Moi, je ne peux pas m'occuper de tout le monde. Nos *ventanillas*<sup>4</sup> sont toujours occupées. Il y a beaucoup d'Espagnols qui vont et qui viennent en ce moment. Vous vous mettez là dans un petit bureau. Et quand il y aura un des vôtres qui viendra, vous prendrez son nom, les papiers qu'il peut présenter. S'il n'est pas en règle quant aux taxes, qu'il se rende à la *ventanilla* régler ses droits, qu'il nous laisse ses papiers. S'il s'agit d'un sujet espagnol, nous le réintégrerons."

- Plus tard, Bernardo Rolland avouera à Nicolas : "Ce que nous faisons, c'est pour rattraper 1492."

Ce qui semblerait appuyer les souvenirs de Guillermo Rolland qui a entendu le Chancelier Garcia Mouton ou bien son père, il ne se le rappelle plus, affirmer : "Nous avons donné des passeports ou des visas non seulement à ceux qui étaient déjà inscrits, mais aussi à beaucoup qui ne l'étaient pas".

Nicolas Saporta ne dit rien du bilan concret de sa présence au sein du Consulat du Bld Malesherbes pendant les quelques mois où il

BIBLIOTECA HEBRAICOESPAÑOLA  
VOLUMEN VI

REFRANERO  
SEFARDI

por  
ENRIQUE SAPORTA Y BEJA

A la Don  
Bernardo Rolland  
on agradece mucho  
lo que hizo en pro de los  
sefardies españoles, como  
consul general en Paris durante la guerra.  
Enrique Saporta y Beja  
Paris 25/5/57

<sup>1</sup> voir, du même auteur, les numéros de La Lettre Sépharade 28, 39, 40, 41 et 42.

<sup>2</sup> Terme utilisé à l'époque. Lui a succédé, aujourd'hui, celui de "communauté".

<sup>3</sup> Thèse "Franco et les Juifs" déposée au CDJC.

<sup>4</sup> Guichets ("petites fenêtres").

Notes de la page suivante, première colonne :

<sup>5</sup> Voir, dans la LS 40, la narration de la sortie de France d'une famille judéo-espagnole de Marseille.

<sup>6</sup> A rapprocher du témoignage paru dans la LS 40.

<sup>7</sup> Voir la LS 39.



aurait reçu des dossiers qui, bien entendu, exigeraient mois et années avant de trouver leur conclusion.

En fait, il semble qu'il ait été le premier, sinon le seul bénéficiaire de sa propre position. Les frères Saporta y Beja (sont-ils accompagnés de leurs parents? les précisions manquent) se rendent à la Mission Catholique de la rue de la Pompe pour revendiquer "notre origine catholique puisque, dès 1492, nous étions catholiques". Quelle argutie ont utilisé les frères Saporta? Quoiqu'il en soit, ils obtiennent l'attestation, et sont en mesure de se voir accorder un visa de sortie, avant que Laval, on le sait, interdise tout visa de sortie aux étrangers.<sup>5</sup> Et entrent donc en Espagne au cours du premier semestre 1942.

Enrique s'installe à Madrid, Nicolas à Barcelone. Tous deux constatent que "les *Sefaridis* qui rentrent ne se heurtent à aucune difficulté pour trouver du travail. Jamais un Juif n'a été malheureux en Espagne avec Franco".<sup>6</sup>

En toute logique, c'est après ce départ que Léon Bourla, l'un des quatre signataires de la lettre à Franco en février 1943, prend la succession de Nicolas Saporta et entretient les connexions entre le Bld Malesherbes et la colonie judéo-espagnole.<sup>7</sup>

De retour en France, Nicolas retrouvera les entreprises commerciales de la rue de l'Échelle et de la rue du 4 septembre; il publiera un livre. "Deux grandes figures de la Renaissance : Gracia Mendes Nasi et Joseph Nasi". Son frère Enrique écrira, entre autres ouvrages, ce *Refranero Sefardi* dont il offrira un exemplaire au Consul Bernardo Rolland. □

FE

Jacky Ouziel

## ETRE JUIF EN CHINE<sup>8</sup>

L'auteur offre ici sa seconde contribution à l'histoire des juifs en Asie : la première traitait de l'Inde à propos d'un livre de Monique Zetlaoui (LS 40 pages 11 et 12), et la suivante, dans le n°45 s'intéressera aux juifs du Japon.

A noter que l'intéressant livre de Monique Zetlaoui a aussi été étudié par Nicole Langlois-Cerf dans notre numéro 43, pages 4 et 5.

**L**es traces qui restent des communautés juives en Chine sont très fragmentaires et confuses. Les liens entre les juifs et la Chine remonteraient très loin dans l'Histoire.<sup>9</sup>

Historiquement, en Occident, c'est à partir du VIII<sup>e</sup> siècle que l'on apprend, par des historiens arabes,<sup>10</sup> que des marchands juifs de diverses provenances de la Méditerranée<sup>11</sup> se fixaient en Chine, pour échanger des produits de leurs pays respectifs contre des épices<sup>12</sup> et des soieries<sup>13</sup>.

De leur côté, les annales chinoises font état d'une rébellion à Canton vers 878, au cours de laquelle environ cent-vingt mille étrangers, surtout arabes et juifs, furent massacrés.

D'après Marco Polo, vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, une communauté juive importante se trouvait en conflit avec des musulmans et des chrétiens, pour exercer une influence sur le souverain mongol et sa cour. Entre 1329 et 1354, trois décrets de l'empereur font état des juifs en matière de mariages, de service militaire et de fiscalité.

Sans conteste l'histoire de la communauté de Kaifeng dans le Ho-Nan s'avère être la plus attachante et la plus cohérente. Le récit le plus détaillé et le mieux documenté est dû au célèbre missionnaire jésuite italien Matteo Ricci, qui passa les trente dernières années de sa vie en Chine, au début du XVII<sup>e</sup> siècle. D'après lui, les Juifs de Kaifeng étaient descendants de Chinois convertis au judaïsme, du moins d'après leur aspect morphologique. Quelques membres de sa mission, s'étant rendus à Kaifeng<sup>14</sup> en 1605, eurent la surprise d'y trouver une grande synagogue, somptueusement construite et décorée, avec son *déviré* accessible uniquement au Grand Rabbin.

Le caractère purement juif de la communauté était incontestable : circoncision, observance du shabbat et des fêtes mosaïques, lecture de la Torah, exclusion du porc et d'autres bêtes de la nourriture, existence en profusion de manuscrits en hébreu, etc..

Parmi de nombreuses tablettes en hébreu, une datant de 1563 indiquait Adam comme le premier ancêtre, Abraham comme le fondateur de la religion, Moïse comme le promulgateur de la Loi et relevait une similitude entre le judaïsme et le confucianisme. Une autre tablette, datant de 1512, faisait remonter l'origine des juifs de Chine à la dynastie Han (II<sup>e</sup> siècle av. J.C. à II<sup>e</sup> siècle ap. J.C)

La révolution de 1644, qui établit la dynastie Qing, provoqua la destruction de la grande synagogue et des livres sacrés, la fermeture des écoles juives ainsi qu'un déclin général de toute la vie communautaire. Bien que la synagogue ait été reconstruite, l'hébreu demeura une langue morte dès le début du XVIII<sup>e</sup> siècle en raison de l'absence de contact avec les provinces de l'intérieur.<sup>15</sup> Lorsque disparut le dernier grand rabbin chinois en 1800, l'esprit du judaïsme s'était tellement dilué, que des missionnaires chrétiens purent facilement acheter des *sefarim* et de nombreux manuscrits en hébreu, qui furent envoyés enrichir des bibliothèques et des musées en Europe.

Des efforts furent entrepris par la communauté juive de Londres grâce à Isaac Mendès Belisario, fils du grand rabbin, en 1760 et en 1815, pour préserver les vestiges du judaïsme chinois.

La dernière mission de cette communauté britannique qui visita la ville en 1850, y trouva encore la synagogue, qui était fort peu fréquentée et revint avec des *sefarim* et d'autres manuscrits. Une mission protestante qui s'y rendit en 1866, n'y trouva plus la synagogue; elle avait été démolie par les derniers membres de la communauté, réduits à la misère, pour vendre

<sup>8</sup> "Etre juif en Chine ou l'histoire extraordinaire des communautés de Kaifeng et de Shanghai" par Nadine Perront (Albin Michel 1998). Ces deux communautés n'ont guère en commun hormis leur présence en Chine à plusieurs siècles de distance. L'implantation de la première, qui bénéficia d'une liberté totale de culte, est fort ancienne et s'assimila progressivement alors que la seconde fut constituée par les vagues de réfugiés d'Europe centrale et orientale dans les années 1930.

<sup>9</sup> Dans un ouvrage de 1650 du grand rabbin d'Amsterdam, Menasseh ben Israël, intitulé "l'Espoir d'Israël", sa démonstration de l'arrivée des juifs en Chine à la dynastie Zhou (1122-256 av. J.C) est basée sur le verset suivant (Isaïe, XLIX, 12) : "les voici qui viennent de loin, les uns du Nord et de l'Occident, les autres du pays des Sinim".

<sup>10</sup> En particulier, par Aboul Zeyd ad-Hassan dans "Relation de la Chine et de l'Inde".

<sup>11</sup> Cf. Jewish History Atlas de Martin Gilbert (Weidenfeld & Nicolson) édition régulièrement actualisée.

<sup>12</sup> Cf. mon précédent article paru en Décembre 2001 dans La Lettre N° 40, à propos du livre de Monique Zetlaoui, "Shalom India, histoire des communautés juives en Inde". Un prochain article sur "Les Sépharades au Japon" suivra pour clore ce périple asiatique.

<sup>13</sup> Des documents en témoignent : une lettre en judéo-persan, datant de 717, trouvée par un explorateur anglais, et une feuille contenant une prière en hébreu, trouvée en Chine, de la même époque.

<sup>14</sup> La plus ancienne synagogue de Kaifeng remonte à 1163.

<sup>15</sup> Signalons d'autres villes : Tun-Huang, Lanchow, Kuyuan, Changan Loyang, Ninghsia... dans "Jewish History Atlas"

les pierres et autres matériaux à des musulmans qui voulaient bâtir... une mosquée.

Les quelques Juifs de Kaifeng qui voulurent préserver leur judéité se transférèrent à Shanghai vers 1900, avec l'aide des Juifs européens de cette ville. Ceux qui restaient de l'ancienne communauté furent globalement assimilés.

Il subsisterait encore dans cette ville un petit groupe, séparé du reste de la population, qui se

dit descendre de la vieille communauté, dont il évoque le souvenir, non sans fierté; il n'a, hélas! plus rien gardé de la judéité de ses ancêtres.

A croire les récits de écrivains anglophones Rudyard Kipling et Pearl Buck, l'histoire des Juifs de Chine ne manque pas de grandeur et de noblesse, pour qu'on arrive à l'évoquer avec tant d'émotion. □

Jacky Ouziel

## Revue

<sup>1</sup> Χρονικά - Cronica,  
Revue de judaïsme grec,  
Septembre - octobre 2001  
pp. 7-10  
Article extrait de l'étude  
de H. Fleischer  
"La couronne et la croix  
gammée - La Grèce de  
l'Occupation et de la  
Résistance" [Ed. Papazisi,  
1995]  
odos Voulis 36  
GR 105 57 Athènes  
hhkis@hellasnet.gr  
www.kis.gr

<sup>2</sup> I.K. Khasiotis  
Mars - avril 2002  
Histoire et dimension  
politique de la Choah  
des juifs de Grèce  
pp. 6-12.

### ■ Cronica 175<sup>1</sup>

#### Les Juifs Grecs victimes de la Choah

Cet article est un récapitulatif des victimes juives de la Choah en Grèce. Un tel calcul a été déjà tenté par plusieurs autres auteurs dont M. Molho et J. Néhama ne sont pas les moins connus. Le travail est difficile car il est évident qu'il semble vain de prétendre à une exactitude absolue aussi bien du nombre d'habitants juifs de Grèce à la veille des déportations que de celui des morts et des rescapés. Cependant le mérite du travail de H. Fleischer est de recourir, entre autres, à de multiples sources (allemandes, chemins de fer grecs, Musée d'Auschwitz, auteurs divers) et d'exposer systématiquement les résultats de ses recherches en les accompagnant de tableaux détaillés et clairs qui donnent une vision globale du drame. Le deuxième tableau synoptique contribue en particulier à cette vision :

Juifs grecs assassinés et survivants,  
1941 - 1945 :

|        |   |
|--------|---|
| 52 185 | Décédés à Auschwitz<br>(zone d'occupation allemande).   |
| 4 200  | Décédés à Treblinka<br>(zone d'occupation bulgare).   |
| 2 500  | Exécutions en Grèce et autres décès dus<br>à des conditions particulières propres à<br>l'Occupation.                |
| 58 885 | Chiffre global des morts, d'après<br>estimation.  |
| 10 226 | Survivants en Grèce, enregistrés<br>(Déc. 1945).  |
| 300    | Survivants en Grèce non enregistrés<br>(d'après estimation).  |
| 200    | Survivants des camps de concentration<br>qui ont émigré, en 1945, vers la Palestine<br>et d'autres pays.            |
| 2000   | Réfugiés en Asie Mineure durant<br>l'Occupation.  |
| 12 726 | Nombre total des survivants, d'après<br>estimation.   |
| 71 611 | Somme des totaux ci-dessus servant<br>de base au calcul du nombre probable<br>de Juifs vivant en Grèce, début 1941. |

### ■ Cronica 178<sup>2</sup>

#### L'anéantissement des Israélites de Drama

Le développement économique de la ville de **Drama**, comme celui des villes voisines de Serres et de Kavala, date essentiellement du XIXe siècle. C'est alors que l'on voit les Israélites qui se consacraient traditionnellement aux métiers urbains et au commerce se tourner vers des activités dérivant directement de la culture du tabac. C'est dans le cadre du secteur professionnel que les trois communautés, juive, chrétienne et musulmane opèrent un rapprochement au tournant du XXe siècle. La première occupation bulgare de 1912-1913 semble resserrer ces liens intercommunautaires. De 1916 à 1918, les Bulgares reprennent possession de la région avec l'aide militaire des Allemands. De 1919 à 1923 l'échange des populations entre la Grèce d'une part, la Bulgarie et la Turquie d'autre part modifie le paysage humain de ces régions. Les Bulgares et les musulmans sont remplacés par des réfugiés grecs de Thrace Orientale, d'Asie Mineure, du Pont et du Caucase. À cette occasion, les Juifs achetèrent des terrains, des maisons, des magasins, des entrepôts de tabac à Drama même mais aussi dans les bourgs des environs. Bien sûr cette nouvelle situation entraîna des tensions entre les populations chrétienne et juive, comme dans le reste de la Thrace et de la Macédoine, mais il semble qu'elles furent moins violentes qu'ailleurs. La preuve en est l'existence d'entreprises mixtes comme les usines Mézian - Andreadi, l'entreprise de denrées coloniales Anagnostou - Benvéniste - Boémo etc. Tout en ayant une vie communautaire propre, avec leur école, leur synagogue, leurs organisations religieuses et de bienfaisance, les Israélites de Drama participaient à la vie sociale de la ville.

Le 21 avril 1941, les Bulgares occupèrent l'ensemble de la région c'est-à-dire les provinces de Serrès, Drama, Kavala et du Rhodope et une portion importante de celle de l'Evros. La fin ultime de cette occupation était l'annexion de l'ensemble de cette zone à la Bulgarie. Cette



région étant profondément grecque, l'autorité bulgare entreprit d'en modifier en profondeur les structures éducationnelles, linguistiques, religieuses et économiques ce qui entraîna une forte résistance de la population marquée en particulier par le soulèvement de Drama, le 28 septembre 1941 qui se conclut par des exécutions massives (de 5 à 6 000 morts dans la province de Drama). 25 000 personnes quittèrent cette région pour se réfugier dans la zone d'occupation allemande.

En août 1942 fut créée à Sofia la "Commission des Affaires Juives" composée essentiellement de collaborateurs des organisations fascistes qui dès 1930 avaient engagé une action antisémite en Bulgarie. La Commission prit immédiatement des mesures discriminatoires à l'égard des Israélites des territoires occupés identiques à celles qu'appliquaient les nazis dans le reste de la Grèce. Cette série de mesures résultaient d'un accord signé à Sofia le 22 février 1943 entre Alexandre Belev et le SS Dannecker, représentant des Allemands. Cet accord prévoyait l'expulsion de 20 000 Juifs des territoires occupés : Macédoine Orientale, Thrace Occidentale et Yougoslavie Méridionale. Le commandant de la police bulgare de Drama, Groupel, assumait la responsabilité de l'opération dans cette zone. Il ordonna l'arrestation des Israélites de la ville dans la nuit du 3 au 4 mars 1943. Ils furent enfermés dans le bâtiment du Monopole du Tabac. Sur les 592 Juifs de Drama, 591 furent arrêtés. Avec les autres personnes appréhendées simultanément dans le reste des zones occupées, ils furent conduits en train à Sofia puis à Blagoevgrad où ils furent rejoints par les 7 144 Juifs de la Macédoine yougoslave et des territoires serbes occupés. Les 18 et 19 mars, ils furent emmenés au port de Lom sur le Danube puis par bateaux à Vienne et de là, le 5 avril, en train, à Katowice et enfin à Treblinka où ils furent tous exterminés.<sup>1</sup>

Les biens meubles des personnes déplacées furent transportés en Bulgarie où ils furent vendus au profit d'organes gouvernementaux bulgares. L'État prit possession de la presque totalité des biens immobiliers.

L'auteur de l'article tente de résoudre la contradiction qui existe dans la politique bulgare vis-à-vis des Juifs nationaux et des autres. Les premiers, quoique soumis à des mesures de discrimination, ne furent pas systématiquement exterminés comme le furent les Juifs grecs de Macédoine Orientale et de Thrace Occidentale. Il souligne que les deux autres pays qui collaborèrent avec l'Allemagne, la Roumanie et la Hongrie adoptèrent la même politique alors que les pays qui lui résistèrent, comme la Grèce, ne parvinrent pas à sauver leur population israélite. Cela s'explique par le fait que les pays occupés étaient dirigés par des gouvernements Quisling, qui, même s'ils affirmaient certaines velléités de protéger les Israélites, étaient dépouillés de la souveraineté nationale et se pliaient de plus ou moins bon gré à la volonté des occupants. Par contre les pays alliés à l'Axe conservent toute

leur autorité sur leur propre territoire et font de "leurs" Juifs ce qu'ils veulent.<sup>2</sup> Par contre, ils sont obligés d'appliquer la politique d'extermination nazie dans les régions qu'ils occupent avec le consentement des Allemands. Par ailleurs, I. K. Khasiotis oppose la théorie selon laquelle les grosses communautés telles que celle de Salonique étaient plus menacées que les petites communautés qui se fondaient davantage dans la population chrétienne au milieu de laquelle elles vivaient - et qu'elles gênaient moins. Avec l'exemple de Drama, il démontre que cette assertion est fautive : l'enregistrement des Israélites de Drama par les Bulgares fut facilité par leur petit nombre ce qui explique qu'il n'y a guère eu de survivants.

### Les Juifs de Crète<sup>3</sup>

On dit que dès l'époque minoenne existait une garde juive dans le Palais de Cnossos ce qui tendrait à confirmer l'existence de rapports entre la Crète et les Hébreux, la présence des Philistins réputés d'origine crétoise, en Palestine, venant corroborer la réalité de tels échanges. Par la suite, lorsque la Palestine subit le joug des Ptolémées puis des Romains, la tradition veut que des Juifs se soient réfugiés en Crète.

Mais c'est surtout à partir de la période vénitienne que l'immigration des Juifs en Crète devient un fait avéré : en 1394 ils sont chassés de Venise et en fin du XV<sup>e</sup> siècle on les jette hors d'Espagne. La grande île méditerranéenne leur offre alors un refuge. D'ailleurs le dialecte des Juifs de Crète comportait nombre de vocables espagnols. Mais la vie des Israélites dans cette île refuge ne différait guère de celle de leurs coreligionnaires dans les pays d'Europe où ils étaient encore tolérés et étaient marquée au coin de la discrimination.<sup>4</sup> Selon l'auteur qui marque nettement son antipathie vis-à-vis de l'occupant turc, la période ottomane n'apporta guère d'amélioration aux conditions de vie de la communauté juive crétoise. Cependant, durant le dernier siècle de cette occupation où "les Turcs reconnuent les grandes vertus de la race juive qui s'étaient imposées à eux" ces conditions s'humanisèrent.

Quelques témoignages de voyageurs ayant visité l'île aux XVII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles fournissent certaines informations sur cette population qui semble majoritairement résider à La Canée.<sup>5</sup> Après le retour de la Crète à la Grèce, le peuplement juif de l'île alla en diminuant à la suite de l'émigration vers Alexandrie, Smyrne, Constantinople et plus tard Athènes.

Parmi les personnages célèbres de la communauté crétoise, il faut noter le rabbin Avraam Evlagon qui se fit remarquer durant la révolution de 1897 en sauvant 28 familles chrétiennes ce qui lui valut une décoration. En 1911, se trouvant à Smyrne, il s'occupa du rachat de cloches enlevées par les Turcs à l'église d'Aghios Minas d'Héraklion. □

<sup>1</sup> Cette version est partiellement contredite par d'autres chercheurs tenant que nombre de ces déportés périrent noyés dans le Danube durant ce transport.

Mais comme du camp d'extermination de Treblinka personne n'est revenu pour témoigner, comme il est exprimé, la vérité ne sera probablement jamais connue...

NDLR

<sup>2</sup> Il n'est que juste et honnête de mentionner la forte résistance de la population bulgare et de nombreux élus aux projets de déportation, ce qui hélas ne fut pas partout le cas en Europe !

NDLR

<sup>3</sup> Ioannis Mikhail Doganis Mars - avril 2002 pp. 17-19.

<sup>4</sup> Ghetto, occupations professionnelles imposées ou interdites, signes distinctifs, impositions considérables etc.

<sup>5</sup> Les recensements de 1858 et de 1881 indiquent la présence de 907 et de 647 Juifs respectivement.

## EL KANTONIKO DE CHOCHANA

Jurnaliko amigo

Los diyas pasan i la memoria keda.

No se si te akodras, ma yo no me puedo olvidar.

Tuve muntchas alegrías en mi vida, i tristezas mas, ma esto no se konta. Te kero avlar de los dos diyas del Kongreso de l'UNESCO.

Yo estava prezente kon mi nyeta (ke no me manke!) entre tantas personas interesadas a lo ke se estava dizyendo en frente de moztros. Las personalidades invitadas avlando de kozas muy interesantes. Ansina es ke uno se ambeza i save lo ke se pasa en otro lugar i soltante topar solusyón a kada problema ke se presenta.

Me vas a dizir ke todo esto ya lo saves i no es menester de kontinuar. Pasensya, amigo! Oyeme un pokito demaziya. Lo mas importante para mi dayinda no te lo diche.

Al segundo diya los oratores uno a uno empesaron a kontar la vida artistika judeo-espanyola en sus payizes. En este momento me rendi kuento ke la koloniya djudiya de Aleksandriya no egzistia para eyos! Me toko el alma. Mi padre, ke izo tantos kantes, traduksyones del teatro franses en judeo-espanyol, organisasyones interesantes, no meresiya ke me este kayada. Me alevanti, di mi nombre i diche ke kero avlar. Dos puntos despues, la responsavle del programa (una persona muy simpatika i byen konosida) me yamo.

Kuando tu dichites ke yo era la Chochana del

# Muestra lingua

Nous poursuivons, avec **Isacco Hazan** la publication de "petits textes d'atmosphère" qui, lus à haute voix par des personnes n'ayant pas de pratique peut contribuer à les initier de façon plaisante, s'efforçant de restituer le plus fidèlement possible le climat dans lequel évoluaient les communautés juives de l'Empire ottoman.

Nous ne publions pas de traduction intégrale mais quelques notes éclairantes. La graphie adoptée est celle de la prononciation phonétique. Nous suggérons aux débutants de lire lentement et en scandant, profitant des marques d'accentuation qui ne figurent communément pas.

Vous vous apercevrez ici que tout le monde lit dans chaque édition *El kantoniko de Chochana...* la preuve. Et voici la réponse du berger à la bergère... Chochana est maintenant renseignée!

La Rédaction

## LO KE KONTAVA LA BAVÁ LA REPUÉSTA DE DJOHÁ A CHOCHÁNA LA VIZÍNA

*Muestras madres diziyán : "Kyen kere mántcho instruyrse sále lóko." Yakovláki, diyas enteros se kavakáva el meoyo en eyo en eyo en la mizma enigma : "Kómo vyéne a ser lo ke no puede ser?" Salíya de kituphané, entráva en kituphané, avriyéndolo livro, serrándolo livro.*

*Un diya, enkuentró un amigo sufriyente de enurezíya. Afrisyón, el dezgrasyádo, teníya de viajár espantándose de mojár la káma si devíya durmir en otél.*

*El amigo : "Enfín, mi urológo deskuvriyó la rayís de mi patologíya : es psíhika, i no orgánika".*

*Yakovláki : "Te preskrivyó un tratamyénto mas adekuádo?"*

*El amigo : "De manera indirekta, si. Me rekomendó a un dotór spesyalísta, el profesór Djohá. Es un verdadéro malláh, un djényo ke desvelopó en mi la konfíyánsa ke me mankáva. Su terapíya es simplísima. Me alárgo en su diván, el asentádo detrás. Me óye tréis kuártos de óra, no un segúndo mas. Avla ke avlarás, dezbafo lo miyo i lo ajéno... Ésto me áze grandaménte byén".*

*Yakovláki : "La djelsé te kósta káro?"*

*El amigo : "Syén doláres pagádos adelantádo, tréis vézes a la semana"*

*Yakovláki : "A un tal tarifa, estaré etchándo móchkas, asperándo água dyó el kliénte!"*

*El amigo : "Dezengányate, su ajénda estáva yéno. Por mazál fue favorizádo grásyas a una anulasión de último minúto. Syéndo ke lo mas importánte es la mijoría, la pará es segondária pára el."*

*Yakovláki : "Finalménte estás debarasádo de tu hazinúra?"*

*El amigo : "no! ma agóra me estrafúto!"*

*Esta fráza dechó Yakovláki admiratívo de la perspikasidá de Djohá a asigurár su própya parnasá. La protéza mentál se substituíó a la moléta del sakát. Mi amigo areyéva alegraménte su mal, konvensido ke su kúra le es provetchóza. Una tala dependénsya mutuál aklára mi entendimiyénto sóvre tódo lo ke en el mándo de las kreyénsyas parése mysteryózo.*

*El primér umáno fué étcho de pólvó. Un bastón se izo kulévra. La prenyadés - léchos de mozótro - puede sobrevenir sin díngrun konkórso ekstérno. Na kómo vyéne a ser lo ke no puede ser!*

*Yakovláki* = forme hellénisée de Yakov.

*kavakáva* = (esp. *cavar*; portugais?) : se creusait (ici, la cervelle).

*en eyo en eyo* = de lui en lui, avec insistance.

*Kómo vyéne a ser lo ke no puede ser?*

Comment vient à être ce qui ne peut être, en d'autres termes : Comment concevoir l'inconcevable?

*kituphané* = (turc) bibliothèque.

*afrisyón* = Tourment, affliction.

*mojár* = mouiller (à Salonique, *amojár*).

*rayís* = racine.

*malláh* = (hébreu) ange, messenger.

*óye* = (de *oyir*) écouter, entendre.

*dezbafo*, de *desbafár* = "décompresser" en se confiant, en parlant.

*lo miyo i lo ajéno* = le mien et l'étranger, ici, tout et n'importe quoi...

*djelsé* = (turc) séance.

*adelantádo* = (réglés) d'avance.

*etchándo móchkas* = (lançant ou) chassant les mouches, se tournant les pouces.

*água dyó* = littéralement, rosée divine : impatiemment, désespérément.

*dezengányate* = détrompe-toi.

*mazál* = (maintes fois rencontré déjà, de l'hébreu) chance.

*mijoría* = (esp.) le mieux, l'amélioration.

*hazinúra* = maladie.

*estrafúto* = (français) s'en extrafoutre, je m'en contrefous...

*parnasá* = (hébreu) subsistance.

*moléta* = béquille.

*sakát* = infirme.

*areyéva* = supporte.

*provetchóza* = bénéfique, littéralement, qui fournit ses preuves, probante.

*pólvó* = poussière.

*prenyadés* = grossesse.

*léchos de mozótro* = loin de nous, (les hommes...).



Alors qu'une des résolutions du Congrès international de l'UNESCO tenu en juin dernier recommandait la création et la diffusion de livres d'enseignement de notre langue, dictionnaires etc, simultanément nous arrivent deux ouvrages dont le premier est plutôt inattendu et le second plus classique.

Ils ont tous les deux en commun d'avoir adopté l'espagnol moderne comme langue de référence et nous les commentons dans un même article.

Kazuo Ueda

## KOLEKSION DE VOCABULARIO DEL DJUDEO-ESPANYOL<sup>1</sup>

**K**azuo Ueda est titulaire d'enseignement de langues romanes dans une université japonaise, et il est venu étudier le judéo-espagnol et la culture afférente en Israël auprès de David Bunis. Puis sur son chemin s'est trouvé l'universitaire espagnol Salvador Santa-Puche qui l'a aidé. Tout naturellement l'auteur explique donc son adoption du graphisme de "Aki Yerushalayim" et propose dans un tableau préalable la juste prononciation aux lecteurs japonais, ce qui ne semble pas tout simple...

Le dictionnaire comporte donc trois colonnes, le mot judéo-espagnol en tête, puis entre parenthèses l'équivalent espagnol, puis, sur la moitié droite de la page l'indication abrégée "verbe", ou "substantif" ou "adjectif" etc. et enfin le graphisme japonais.

A raison de trente-cinq mots environ par page, ce vocabulaire est finalement assez complet. Souhaitons courage aux étudiants japonais!

(À noter qu'une jeune étudiante japonaise de judéo-espagnol vient d'être récemment blessée dans un attentat à l'Université hébraïque de Jérusalem.) □

Jean Carasso

Esther Cohen Aflalo

## LO QUE YO SÉ MANUAL DE HAKETÍA<sup>2</sup>

**E**sther Cohen Aflalo, native de Tanger, vit à Madrid depuis quarante ans. Maintes circonstances de sa vie depuis sa naissance dans le quartier hispanophone de Marshan l'ont familiarisée avec la *haketía*.

Depuis vingt-cinq ans maintenant, elle se passionne à relever des anecdotes, des petits récits humoristiques ou autres, qu'avec l'aide de son frère Mozy elle met en forme.

Elle avertit modestement que son travail n'a aucune prétention académique et que cette langue *haketía*, "mélange d'espagnol, de castillan antique et d'andalou, d'arabe et d'hébreu, parsemé au surplus de mots anglais et portugais adoptés-adaptés, est l'unique moyen d'exprimer des sentiments et états d'âme qu'elle n'a jamais rencontrés dans d'autres cultures."

Elle ajoute dans son avant-propos que la *haketía* vit, comporte des variantes, que sa prononciation et l'intonation valent souvent autant que le texte, d'où l'importance du CD joint.<sup>3</sup>

Elle explique le graphisme adopté : partant de l'alphabet espagnol, elle a usé du seul tiret de soulignement disponible sur n'importe quel clavier pour exprimer des variables : le J se prononce comme le J de Janvier et non comme la jota espagnole, le H souligné comme le ch allemand de *Buch* et non comme le H aspiré de *hija* etc; elle écrit la chuintante SH pour le CH français, reconnaissant que ce système graphique ne peut prétendre à l'exhaustivité, et qu'il est indispensable d'écouter le disque pour se rapprocher le plus possible de la langue réellement parlée.

La première partie du livre se décompose en défilé alphabétique des mots lettre par lettre, puis aussitôt après chaque lettre, petites phrases et dictons construits autour de tel mot et la version espagnole moderne :

*Blábas* : que no sea nada.

*Te resfriates, blábas salido del mal* : que no sea nada malo.

*Mabbúl* : diluvio.

*Esta caendo mabbúl, meknéame un paraguas* : esta lloviendo mucho, dame un paraguas.

*Niftar* : murió

*El gato de la vezina, niftar, levó el mal nuestro* : el gato de la vecina murió, se llevó todo lo malo.

Le disque reprend précisément le livre et l'auteure lit son texte, permettant ainsi au lecteur-auditeur d'acquiescer immédiatement l'accent correct en poursuivant la lecture sur son texte. Ce disque n'est malheureusement pas séquencé, de sorte qu'on ne peut l'entendre qu'en entier.

Puis dans le dernier tiers du livre, intitulé *Refranes, bendiciones y más*,<sup>4</sup> Esther égrène ses souvenirs, à sa fantaisie, pour le plus grand plaisir du lecteur (auditeur) et dans son épilogue se laisse aller à un cri de révolte :

"[...la *haketía* étant la langue ancestrale transmise oralement de génération en génération], de quel droit a-t-on fermé la porte à mon passé enfoui en m'interdisant l'usage de cette langue au prétexte de l'assimilation? Non, la *haketía* vivra, je ne suis pas la seule à le prétendre, à y œuvrer."

Cette conclusion est si proche de celle que nous formulons à chaque instant nous-mêmes autour du judéo-espagnol, que nous y adhérons pleinement! Quoique nos deux langues soient issues de l'espagnol ancien, qu'elles aient nombre de points communs bien qu'au cours du temps elles aient divergé - voir les exemples ci-dessus - pour des raisons historiques connues, nous souhaitons sincèrement que les locuteurs de cette langue, qu'ils vivent présentement en Espagne - comme Esther - à Montréal comme bien d'autres, en Israël ou ailleurs, se rassemblent dans une initiative commune, un grand congrès "refondateur". Ils bénéficieraient de tout notre appui! □

Jean Carasso

"Kantoniko", amigo dime ke se paso en la sala? Fue una ovasyon grande! Las palmas i los bezos ke aresivi me kortaron la palavra. No saviya mas kualo dizir. Esta emosyon no se puede eksplikar : todo esto para mi? Senyor del mundo, ke ize de ekstraordinario? Unas kuantas palavras en un jurnaliko muy aprezyado aze todo esto? Yo no saviya ke lo ke konto valiya pena! Amigos de la Lettre Sepharade i otras djentes ke vinitesh a este kongreso, vos ringrasyo por esta prova de enkorajamiento ke me datesh. Vos bezo i abraso del fondo de mi korason!

Chochana Lucie Mazaltov

<sup>1</sup> En judéo-espagnol, espagnol moderne et japonais "Vocabulaire judéo-espagnol" - 2002 Institut central de recherches de l'Université, Nanakuma Jonan-Ku Fukuoka 814-0180 Japon 160 pages. Tiré à part d'une revue, sans ISSN.

<sup>2</sup> En *haketía*, espagnol moderne et hébreu phonétique, accompagné d'un CD "Ce que je sais" 2000 Cyan S.A. Fuencarral 70 E 28004 Madrid Fax 34 91 532 43 34 www.cyan@cyan.es 155 pages ISBN 84-8198-437-X.

<sup>3</sup> Elle ajoute pour terminer qu'elle ne sait pas si ce petit livre se vendra mais qu'en tout état de cause, le profit en irait intégralement à la WIZO. Pour le recevoir franco, envoyez 28 euros à l'auteure, c/ Dracena 34 Bajo A E 28016 Madrid.

<sup>4</sup> Proverbes, bénédictions... et plus encore : malédictions, suppliques, phrases et dictons à double sens, comparaisons et apparences, etc.



<sup>1</sup> Tremblement de terre en vieux turc, mot désuet.

<sup>2</sup> Quelles nouvelles? Comment va?

<sup>3</sup> Mot grec? = vieillard

<sup>4</sup> Cimetière (mot hébreu "lieu de vie", par anti-phrase).

<sup>5</sup> Mermer = marbre, mot turc.

<sup>6</sup> Mot d'origine grecque (?) que les juifs employaient sans en connaître le sens. Pour moi, le mot signifie vieux, usé, bon marché etc.

<sup>7</sup> Gâteau.

<sup>8</sup> A l'orange.

## LAS DE SULUTCHA

**Le succès rencontré par le récit des conversations entre Sulutcha et sa tante d'Estambol en visite au Pays de Galles incite Renée Martin à poursuivre ces bavardages : lisez plutôt!**

### El tío Salamon

- Tia, parese ke pishates i vinites de Estambol. Deké aboltates tan presto?

- Hanuma, en una semana ke estuvé ayí, izo luvya, inyeve i zelzelé.<sup>1</sup>

Estambol estava muncho mas yelada de Inglatyerra. Aboltí para ver kara de sol, i luz de bivos.

- Ke haber<sup>2</sup> del tío Salamon?

- Un mes antes, el tío viajó a Espanya por primera vez en su vida.

- I komo se entenyó kon los Espanyoles?

- En Espanyol, ama kuando avryó la boka, no le demandaron de ke payís vyene, sino le demandaron de ke sieklo vyene.

- I ke disho el tío?

- Ya te imaginas, hanuma, el tío se aravyó muncho. El kreye ke dayinda es manseviko, i los Espanyoles lo izyeron un nikochíri<sup>3</sup> de 500 anyos.

### El aeropuerto de Estambol

- Tia, kontame komo es el aeropuerto nuevo de Estambol.

- Si lo ves, ijika, te vaz a tresalir. Este modo de lukso no se tiene visto ni en el palasyo de los sultanes. Embasho está todo de mermer<sup>5</sup> blanco, i limpio jáspe para lambr. Kuando aboltí al aeropuerto de Londra, me se vido un poko kitipyóz.<sup>6</sup> Al tyempo, era todo lo kontra-ryo : el de Londra era mas ermozo.

- I mas kualo ay en el aeropuerto de Estambol?

- Izzyeron un bazar tan luzyo ke me dyó ganas de merkar todo... fina ke vide los presyos.

- Ya entendí, tia, la merkansya era a la turka, i los presyos eran a la franka...

## Los arvoles de Estambol

- Tia, te huites a ver los maestros en los sementeryos de Estambol?

- Siguro, vide toda la mishpahá. Antes, kuando iva a Estambol, aziya munchas vijitas en las kazas. Todos me aresiviyan ensima de la kavesa, kon boyos, borrekas, tavlá de dulce kon kucharika de plata, i kaviko turko.

- Agora, komo son las vijitas?

- Hanuma, no es kolay tener 90 anyos. Agora, kaji todos los de mi jenerasyón estan en Ganedem. Las vijitas se azen en el betahayim.<sup>4</sup>

- Komo se topan los betahayimes?

- Muy kolay, ijika. En Estambol estan fraguando kazas de betón por todas las partes. La sola vedrura ke kedó está en los sementeryos. Kuando vites un arvolé, ya saves ke estas en el sementeryo. Demos lores al Sinyor del mundo, ke si no avían sementeryos en Estambol, no iva kedar ni un solo arvolé en pies.

- Mizmo los papupadres ke estan debasho de tierra son muy marafetlis : estan ayudando a konservar la natura.

## Pesah en Estambol

- Tia, justo eskojites la semana de Pesah para ir a Estambol, i me deshates aki sola i seka.

- Atyo, guay de mi, no pudites komer la komidikas de Pesah muestrás.

- Si, tia, ya me eskarinyí del gató<sup>7</sup> de muezes, del sharope, del masapan i de los bimuelos.

- Mira, ijika, te trushe sharope de portakal<sup>8</sup> ke te regaló tu amiga, sana ke esté. Ya supo ke te iva pasar muy makbul.

- Ya me tresalí de ver el sharope. Kóntame lo ke izitej noche de Pesah.

- Vino el hahamiko i kantó la hagada entera en ebreo. Yo no entendí ni una palavra. Lo solo ke entendí, es "boré perí me lo komí".

- Ke ermozo, tiya, el Pesah de los Lehlis de akí tiene muncha relijyón i poka komida, el Pesah nuestro tiene poka relijyón i muncha komida... □

Renée Martin  
reneemartin@beeb.net

\* Plante du bois pour te faire battre. Extrait du recueil de proverbes de Smyrne comparés à des variantes, publié par Denah Lida en 1958 dans la Nueva revista de filología hispánica.

**Ensembrá palos para  
que te aharvan\***

# Poésie

Dans notre recension de "L'anthologie de poésie sépharade contemporaine" parue en page 6 de la précédente édition (LS 43) nous signalions qu'au milieu de tous les poètes y figurant, nous ne connaissions pas jusqu'ici Haïm Vitaly Sadacca.

Nous avons le plaisir de vous présenter ci-dessous deux de ses poèmes, très représentatifs de sa sensibilité. Il y oppose le monde sauvage qu'il observe au monde de justice duquel il rêve.

Nous avons respecté son orthographe.

## Un mundo salvaje

La gerra kontinua kon su amargura,  
No ay alegríya. no ay pan ni artura,  
Los soldados peleyan siempre kon la muerte  
Eran kondanados a esta vida fuerte,  
Ke negra suerte tienen sus kriaturas  
De verlas abatidas kon vidas tanto duras,  
Todas biven medyas abiertas i sin kuras,  
Yoros tristes i lagrimas en sus figuras.  
Kon las bozes de tiros son akompanyadas,  
Los korasones de estas almas son danyadas  
Vyejos, paridas, hazinos en mezma sala,  
Eskondidos por fuyir de una ora mala.  
Donde kedo akel senso del humanismo?  
Estos barbaros kulpantes de este rasizmo  
Kayes, kampos yenos de muertos i feridos,  
Ke deshan en luto las kazas, los keridos.  
Dyo miyo!! kastiga estas obskuras almas  
Ke korren detras de famas i palmas  
Ambiertura, trizteza reyna komo erensya,  
Las bivdas i goerfanos kedan sin kerensya

Esto borracho noche i diya por kalmarme,  
Esta trajediya empeso a matarme,  
Yo no podre bivar en un mundo salvaje  
Una ves murirme solo, lo vale kaje.

Haïm Vitali Sadacca

## Un mundo diferente

En mis esfoenyos un mundo nuevo kero azer naser  
Todos podran dizirme "a kualo te vale? ke azer?"  
Un mundo ke se juzgara todo por fuersa divina,  
Ke todos biveran plazientes kon una vida fina.  
Ay munchos ke kometen pekados, biven komo reyes,  
No respektan al humanismo, no respektan las leyes  
Los tribunales de este mundo no ven la derechura,  
El dinero fuerte, siertos faktos i la sakra jura,  
Azen trokar el destino de akel yeno kon pekado,  
I de akel guerfano, prove, sin tener ningun lado  
Si se puediya formar un mundo kon djuzgo divino,  
I va ver en la kaye lo ke el pekador devino,  
Sin ser djuzgado, subito se va ver siego o kosho,  
O sin avla, o kaminando kon un braso floshe.  
Si alguno rova o si algun malo kalomniya,  
Nunka tenera repozo, no tenera un buen diya.  
El ke rovo estara hazino kon tremblor de mano,  
El otro se va verse ke su boka se fue de lado.  
Si mato, savera ke por esta kulpa tanto fuerte  
Su kastigo de los sielos sera subito su muerte.

Ken es ke tenera el koraje a unos faktos feyos?  
Ken es ke echara pasos tuertos? ken de eyos?  
Una sivilizasyon reynara en el mundo entero,  
Todos seran anjelos en este paradiso verdadero.

Haïm Vitali Sadacca

Et pour clore cette page de poésie, dans un tout autre genre, élégiaque celui-là, un petit poème de Beki L. Bahar qui vient d'en publier à Istanbul un recueil, intitulé KORONAS<sup>1</sup>

Beki, dans une savoureuse post-face explique qu'elle a toute sa vie écrit des poèmes, souvent en turc, qu'elle sera bientôt octogénaire, qu'elle a trouvés certains de ceux-ci dans un lot de très anciens papiers qu'elle avait perdus de vue et qu'elle a décidé de les publier dans la langue de son enfance.

## Mos koronamos

En una nuve endorada      Kon alas de flor ayego a su lado  
Entre el sielo i la tierra      Loko de amor, echizado  
Vistida de primavera      Mano kon mano  
La mi donzeya      De estreya a estreya bolamos  
A su balabay aspera.      I en la luna mos koronamos.

Beki L. Bahar

<sup>1</sup> Editeur Tiglat Matbaacilic Bomonti, Güvenç Sok 21  
Sisli - Istanbul 80260 - Turquie - ISBN 975-7498-02-5.

# Kozas i otras de Sefarad

## Congrès Judéo-espagnol/ladino Langue et Culture

Après l'achèvement de ce congrès dont le propos était l'établissement d'un plan sur dix ans pour la sauvegarde et l'expansion de la langue et la culture judéo-espagnoles, un comité de pilotage vient d'être constitué aux fins de :

- **Gérer la bourse** qui a été confiée par le Fonds Emilia Valori pour la Sauvegarde des Traditions.
- **Sélectionner les projets à aider.** Participer éventuellement à leur mise en forme, leur achèvement... en suscitant d'autres.
- **Rechercher des sources de financement** qui sont immédiatement nécessaires.

Ce Comité est composé de :

**Winfried Busse**

Professeur d'Université - Berlin - Allemagne (bussew@zedat.fu-berlin.de)

**Jean Carasso**

Journaliste - Gordes - France (lettre.sepharade@wanadoo.fr)

**Pilar Romeu**

Professeure d'Université - Barcelone - Espagne (tirocinio@retemail.es)

**Moshe Shaul**

Journaliste - Jérusalem - Israël (judeospa@bezeqint.net)

Tous entendent le judéo-espagnol comme le français. Vous pouvez déjà vous adresser à l'un des membres pour soumettre votre projet, vos offres de coopération, vos suggestions quant au financement des activités à venir. Merci

### MUSÉE

■ **Au Musée d'art et d'histoire du Judaïsme** à Paris, un intéressant programme de **contes achkénazes, sépharades et autres** se poursuit jusqu'en juin 2003.  
Informations : 01 53 01 86 48

### CONCERTS

■ Intermèdes musicaux de **Marlène Samoun** au cours de la pièce "*La disputation de Barcelone*" de Moshe Ben Nahman (Nahmanide), adaptation et mise en scène Serge Deknamer, pour 12 représentations.  
**Du 5 au 21 décembre** au Théâtre de l'Épée de Bois, à la Cartoucherie de Vincennes. Tél. 01 48 08 39 74

■ "*Voix de femmes et musiques juives*", un concert à deux voix : **Jacinta** (yiddish) et **Sandra Bessis** accompagnée d'Isabelle Quellier et Anello Capuano (judéo-espagnol).  
**Dimanche 19 janvier 2003**, 19 h. Espace Rachi 39 rue Broca - 75005 Paris - Tél. 01 42 17 10 36.

### Aqui estamos

#### Association des Amis de La Lettre Sépharade

- **Réunions amicales** au Cercle Bernard Lazare 10 rue Saint-Claude - 75003 Paris le 15 décembre... puis d'autres ensuite, informez-vous des dates !  
Renseignements : Tél. 01 43 48 32 25
- Nous rappelons les ateliers  
**Chant** : Agnès Snitter - Tél. 01 44 93 47 44  
**Écriture** : Angèle Saül - Tél. 01 40 02 01 07
- **L'Assemblée Générale annuelle** se tiendra le 12 janvier 2003 à 14 heures. Faites par écrit acte de candidature pour participer aux travaux de gestion !  
AALS - 183 Bd Voltaire - 75011 Paris
- Et retrouvez-nous sur les ondes de **Radio-J, FM 94.8**, chaque premier mardi du mois de 10 h 15 à 10 h 30.  
Emission préparée par Bella Lustyk et présentée par Lise Gutmann.

Ce numéro, tiré  
Ce numéro, tiré  
à 4000 exemplaires, a été  
composé par Jean Carasso  
qui en a assuré la mise en  
pages avec l'aide  
de Sabine Locoge  
sur une maquette  
de Paul Bertrand.

Le fichier de La Lettre  
Sépharade est inscrit sous  
le n° 608403 à la CNIL  
(Commission Nationale  
de l'Informatique  
et des Libertés).

La présente édition est  
imprimée sur du papier  
Alsaprint 60 grammes  
100 % recyclé, sans chlore.

## La Lettre Sépharade

### ÉDITION FRANÇAISE

Jean Carasso - F 84220 - Gordes

Fax 04 90 72 38 39

LETTRE.SEPHARADE@wanadoo.fr

### ÉDITION AMÉRICAINE

La Lettre Sépharade P.O.Box 2450

Kensington MD 20891 USA

Fax (1) 301 530 14 61

lettressepharade@earthlink.net